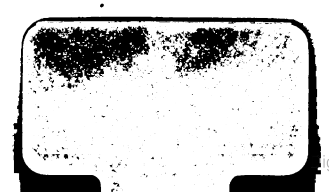


LES

AMÉRICAINS TUPIS-CARIBES

ET LES

ANCIENS ÉGYPTIENS.

7

L'ORIGINE TOURANIENNE

DES

AMÉRICAINS TUPIS-CARIBES

ET DES

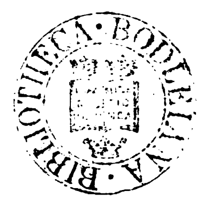
ANCIENS ÉGYPTIENS

INDIQUÉE PRINCIPALEMENT PAR LA PHILOLOGIE COMPARÉE:

TRACES D'UNE ANCIENNE MIGRATION EN AMÉRIQUE,

INVASION DU BRÉSIL PAR LES TUPIS, ETC.





VIENNE.

LIBRAIRIE I. ET R. DE FAESY & FRICK,

27 GRABEN 27.

1876.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE ET ROYALE DE L'ÉTAT.

PRÉFACE.

En étudiant, depuis maintes années, l'éthnographie des Tupis, envahisseurs de presque toute l'Amérique orientale, et en observant surtout leurs armes et canots de guerre, leur industrie agricole et céramique, et plus encore le mécanisme de leur langue, quoique appauvrie dans la bouche de gens retombés dans la barbarie et le *sauvagisme*, ils se présentaient continuellement à mon esprit comme un peuple provenant de l'ancien continent. Ainsi, cette idée me préocupait déjà en 1840, à l'occasion de la lecture, devant l'*Institut Historico-Géographique* à Rio-Janeiro, d'un mémoire* montrant que l'étude des langues indigènes serait pour le pays de plus grande importance même que celle du latin et du grec, et proposant la création de quelques écoles de la langue tupi, ainsi que, dans

* *Rev. do Inst.*, T. III, pages 53 à 63.

le même Institut, celle de la Section d'Ethnographie qui y subsiste encore.

Mes convictions étaient plus fortes en 1849, lorsque j'écrivais à cette corporation, dont deux années plus tard je devins le premier secrétaire, une longue lettre* montrant que les migrations des Tupis au Brésil avaient eu lieu du nord au sud,** et non pas en sens inverse, ainsi que Martius*** l'avait imaginé.

Dans cette lettre j'ai proposé une formule pour demander, dans tout le Brésil, des informations sur les races indiennes, formule que le même Institut a acceptée et fait imprimer sur les couvertures de sa Revista Trimensal. †

J'ai même alors ajouté que les anciens Tupis s'étaient rendus maîtres du pays au moyen de leurs invasions par eau, en vertu de la supériorité qu'ils obtenaient au moyen de leurs grands canots de guerre de cinquante à soixante rameurs.

Ces convictions n'étaient pas moins fermes en

* *Rev. do Inst.*, T. XII, p. 366 à 376 et XXI, p. 431 et suiv.

** Voir aussi *Historia Geral do Brazil*, 1ère éd. vol. I, p. 105.

*** Dans son mémoire: *Von dem Rechtszustande unter den Ureinwohnern Brasiliens*, etc.

† Articles 4e, 5e, et 8e.

1854, comme on peut le voir par les quelques lignes que j'ai publiées alors dans ce même sens. *

L'importance que j'attachais surtout à l'étude de la langue tupi était telle qu'il y a dix-sept ans je m'étais proposé de réimprimer tous les trésors que le Père Montoya nous a légués sur la même langue; si bien que l'édition qui actuellement se fait à Vienne, aussi par mon initiative avait déjà été entreprise chez Ribadeneyra à Madrid en 1858 (les caractères ayant été fondus exprès) quand, par des raisons de service, j'ai dû passer en Amérique, et la parcourir dans une très grande partie pendant plusieurs années.

En étudiant la même langue tupi, j'avais été surpris d'y trouver plusieurs mots grecs; et, en même temps, j'avais remarqué les flexions des verbes pour désigner les temps passé, futur et futur conditionnel, qui paraissaient rapprocher la même langue du latin.

Guidé par ces premiers indices, je m'étais adonné, il y a plus de trente ans, à quelques études de linguistique pour comparer le tupi avec les

* „Assim são os Tupis os Jasões de nossa mythologia, são os Phenicios de nossa historia antiga, são os nossos invasores normandos em tempos barbaros.“ (*Historia Geral do Brazil*, 1ère éd. vol. I, p. 106.)

anciens dialectes grecs et latins; mais toujours sans le moindre fruit.

J'avais presque désespéré d'arriver à une solution un peu favorable, quand une inspiration est venue m'engager à de nouveaux efforts. Ce fut la remarque faite sur un autre nom par lequel les Tupis se désignaient,* nom qu'ils appliquaient aussi aux Européens nouvellement arrivés, s'ils les considéraient comme leurs amis. Ce nom a fait tourner mes vues à des recherches sur un autre peuple ancien, également de la Méditerranée. Toutefois, peu renseigné d'abord sur la bibliographie linguistique, j'ai dû perdre beaucoup de temps, en me livrant à l'étude de plusieurs langues, avant d'arriver enfin à celle qui vint à fournir les plus frappantes analogies et identités.

En partant d'abord de la croyance que cet autre peuple ancien de la Méditerranée ne pouvait être que ou sémitique ou d'origine kouschite, la première opinion ayant été soutenue par les savants Deimling** et Lassen,*** et la seconde par le baron

* Remarque déjà faite par le P. Lafitau.

** Prof. K. W. Deimling, *Die Leleger*, 1862.

*** Prof. Christ. Lassen, *Ueber die lykischen Inschriften und die alten Sprachen Kleinasiens, Zeitsch. d. m. Ges.* X. 1856, p. 329 à 388.

d'Eckstein,* je me suis mis à faire des recherches dans l'hébreu et le phénicien, dans le syriaque ou araméen, et finalement dans l'arabe. N'en ayant pas obtenu des résultats satisfaisants, j'ai dû me livrer à l'assyriologie, en me dédiant à l'étude des ouvrages des deux Rawlinson, ainsi que des persévérants travaux de Oppert, de Norris, et de Lenormant.

J'y fus tout de suite stimulé par la rencontre, dans l'assyrien ou babylonien ancien, de plusieurs noms propres tout-à-fait semblables à des mots tupis. Pourtant, je n'ai pas tardé à reconnaître que les formes des deux grammaires étaient bien différentes, et je suis arrivée à la supposition que ces noms appartiendraient à l'autre langue qui, dans le pays, avait précédé l'assyrien. Cela m'a lancé dans l'accadien. Mais bientôt les grandes espérances conçues par la ressemblance des formes grammaticales, étaient déçues par la diversité matérielle des deux langues, par l'absence, avec de bien rares exceptions, du „similitudo verborum".

Poursuivant toujours dans la conviction que l'origine des Tupis devait se rencontrer dans le

* *Revue archéologique*, XV[e] année.

monde ancien, je me suis livré à quelques études sur le zend ou ancien iranien, sur l'arménien, et sur l'arien ou sanscrit. Dans chacune de ces langues, sans parler des formes grammaticales, les mots d'une nature primitive étaient, en général, assez différents de ceux de la langue tupi; et si, une fois ou l'autre, on y glanait quelque terme semblable, cela ne servait qu'à augmenter les doutes.

Parmi les langues anciennes plus connues, en contact avec la Méditerranée, il ne me restait que l'égyptien. Je me suis donc voué à l'égyptologie; et avec d'autant plus d'assiduité que ce fut là que, dès mes débuts, principalement dans l'étude des ouvrages de Bunsen, Wilkinson, Tattam, Brugsch et Chabas, j'ai entrevu les premières réussites, qui, en y mettant assez de persévérance, m'ont conduit d'investigation en investigation, aux deux conclusions, de ce que le peuple en question était de la même famille que l'égyptien ancien, et que l'un et l'autre appartenaient à ces races oural-altaïques que l'on dit généralement touraniennes; — nom auquel je me suis conformé, en attendant que les savants décident l'adoption d'un autre qui le remplace.

Ces deux conclusions, — de la provenance des Tupis et de la plus probable origine des anciens Egyptiens, origine jusqu'à présent si énigmatique, sont dues presque exclusivement à la philologie comparée, véritable science morale, dont les faits et les inductions, quand on réussit à bien les déduire, sont, pour l'histoire de l'humanité, autant de documents aussi authentiques que ceux fournis par la paléographie ou l'archéologie. Qui aurait dit cela, il y a plus de trois siècles, à Conrad Gesner, l'auteur du premier *Mithridate*, ou, un demi-siècle après (1603), à Jérôme Megiser, le redacteur du „*Thesaurus Polyglottus vel Dictionarium multilingue*"!

Des recherches dans le basque, dans le turc, le hongrois et les dialectes finno-ougriens n'ont pas manqué d'être assez fécondes; et m'ont inspiré la conviction que plusieurs autres peuples, anéantis ou demeurant actuellement bien loin, n'ont pas en d'autre origine que la même oural-altaïque.

Enfin, maintes ressemblances et analogies entre les armes, les outils et certaines idées des Tupis avec d'autres de l'antiquité cis-atlantique, dont l'Egypte surtout nous a conservé les modèles et

les souvenirs, sont venues en aide à des faits fournis par la philologie comparée, sur des anciens rapports entre les deux mondes.

Etant ainsi arrivé à des résultats plus importants que je ne l'avais pensé, j'ai cru de mon devoir d'en faire l'objet d'une publication. La science ne peut être ni égoïste, ni orgueilleuse. Ayant vécu toujours sur le terrain *américaniste*, conduit par le sort dans ce nouveau chemin, l'ayant à peine reconnu comme praticable, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'engager à le suivre, à pas plus sûrs, les savants qui ont dévoué toute leur existence à acquérir des connaissances plus profondes de ces parties du monde. Ainsi, les Orientalistes viendront en aide aux Américanistes, et les Américanistes se feront à leur tour Orientalistes; les uns et les autres, en voyant s'augmenter le nombre de leurs élèves et s'étendre bien plus l'horizon de leurs recherches, n'auront qu'à y gagner.

Bien entendu que les savants ne devront pas s'attendre à rencontrer dans cet essai des recherches au niveau de leur érudition; mais tout simplement la révélation de quelques faits et déductions présentés à la hâte, et qu'il ne fallait pas exposer

à laisser perdre, par la prétention d'offrir quelque chose de plus parfait et de plus méthodique. Quoique peu versé dans les profondes études philologiques, je n'ignore pas leurs écueils, et les difficultés qu'elles offrent pour établir avec assurance des théories; mais j'ai cru qu'en publiant ce que je pense actuellement, on pourra arriver à savoir ce qu'il faut définitivement penser sur un sujet si important.

Il était aussi urgent de jeter le cri d'alerte aux pays où l'on parle des dialectes tupis, pour que l'on s'empressât de recueillir tout ce qu'il sera encore possible de trouver sur les descendants de ce peuple, dont ceux qui semblent être les ancêtres, dans le monde ancien, ont disparu devant les conquêtes successives des Perses, des Grecs, des Romains, des Arabes, des Chrétiens et des Turcs.

Je le dis encore une fois: ce ne sont que les résultats de mes premières recherches et investigations que je me hasarde à présenter aujourd'hui. Ces résultats me semblent pourtant à ce point extraordinaires que j'en suis moi-même effrayé, et j'en éprouve presque le vertige.

En les publiant, j'accomplis mon devoir. Il appartient aux savants professionels de les examiner,

et de les condamner ou de les admettre, en les enrichissant en tout cas du fruit de leur érudition et de leurs lumières. Je n'aurais qu'à m'applaudir si, en recevant les honneurs de la critique, ces pages pouvaient arriver à faire jaillir de plus profondes révélations sur l'antiquité étudiée dans l'actualité d'une manière aussi sûre que facile; et cela, quand même l'orgueil de notre espèce, en nous rapprochant des sauvages, trouverait de quoi s'humilier.

En tout cas, il me semble que, par ce travail, plusieurs faits nouveaux restent acquis à ne pouvoir plus être mis en doute. Si parmi mes conclusions, quelques unes se trouvent un peu hardies, peut-être dans l'avenir seront-elles considérées du nombre de celles dont Alex. de Humboldt a dit:

„Tout ce qui excite au mouvement, soit erreur, „soit prévision vague et instinctive, soit argumen- „tation raisonnée, conduit à étendre la sphère des „idées“ . . .

Vienne, Janvier 1876.

Vicomte de PORTO-SEGURO.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tupis et de leurs invasions. — Considérations montrant que les deux grands océans ont été traversés de très-longue date.

La grande nation des Tupis, qui, déjà fractionnée en bandes sous les noms de *Tupi-n'ambás*, *Tupi-n'aês*, *Tupi-n'ikis*, *Carijós*, *Guaranis* et bien d'autres, avait envahi, du nord vers le sud, tout le territoire actuel du Brésil et du Paraguay et une partie de celui des républiques Orientale et Argentine, selon les traditions confirmées par la presqu'identité de la langue, était de la même famille que les Caribes, qui habitaient principalement les petites Antilles, Porto Rico et une partie de Saint-Domingue. Ces Caribes avaient poussé leurs colonies jusqu'à Honduras,* à la Floride,** et au nord de l'empire d'Anahuac,*** même jusqu'au golfe Californien.†

* Voir les cartes de Max de Sonnenstern et de Squier, et les passages de la note de Galindo cités dans notre opuscule „*Le premier voyage d'Améric Vespuce*, etc.“ Vienne, 1869, p. 8.

** Parmi les Apalaches, *Mithridates*, III, 3.

*** Ouv. cité „*Le premier voyage* etc.“ p. 20.

† Certains usages tupis, selon le P. Ribas.

L'emploi, parmis les Tupis méridionaux, du mot *Caribe* ou *Cary* pour se désigner les uns les autres, était très-fréquent, et ils l'appliquaient même aux Européens qu'ils estimaient: de là est venu le nom de *Carioca*, donné à une source de Rio Janeiro, près de laquelle s'établirent les premiers colons portugais, et plus tard, par extension, à tous les fils de la même ville de Rio. Ce mot *Carioca* signifie „maison *(oca)* du blanc *(Cary)*“.

Le père Montoya* dit que *Caray* est un mot „par lequel les Indiens honorent universellement leurs sorciers: en raison de quoi ils l'ont appliqué aux Espagnols et *très mal à propos* aux chrétiens et aux choses bénites; mais nous, ajoute-t-il, ne l'employons pas dans ce sens“.** Malgré cette pieuse protestation, il ne manque pas lui-même d'en faire usage; puisque dans son *Vocabulario* (p. 277) il donne comme correspondant à „Curé de paroisse des Espagnols“ la signification de „*Caray pay*“.

Que les Tupis et les Caribes étaient de la même nationalité, nous en donnerons ici une preuve, en montrant la similitude qui existe entre les dialectes tupis de l'Amérique méridionale et le

* *Tesoro* f. 90. verso.

** ....„con que honraron (los Indios) á sus hechiceros universalmente: y asi lo aplicaron á los Españoles y muy impropiamente á los christianos y á cosas benditas, y assi *no usamos dél* en estos sentidos“.

dialecte caribe ou caraïbe du nord. Pour cela, il nous suffira de comparer quelques mots de l'oraison dominicale, dans les deux dialectes, ainsi qu'il suit:

	Tupi	Caribe
Au ciel	*ybak-y-pê*	*ubécu-yumi*
terre	*ibi*	*uibui**
jour	*ara*	*huere*
mange	*mbiú*	*hueyú.*

Quant à ce qui regarde la langue que l'on a voulu appeler *guarani*, elle ne diffère presque pas de l'ancien *tupi* du Brésil méridional. *Guarani*, ou plutôt *guaryny*, ne veut dire que guerre ou guerrier. Ainsi le mot a été très-mal employé par Montoya pour désigner la langue dont il s'agit, quand lui-même, dans son *Vocabulario*, nous donne plusieurs fois la signification du même mot.** Or, ce mot exclurait, non seulement les femmes qui parlaient la même langue, avec quelques petites différences à peine, mais encore les *Pagés* et les *Tebiros*, qui étaient bien loin d'être des guerriers, et qui

* Non pas *monha*, comme il a été dit dans le *Mithridates*, à la page 692 de la 2e partie du 3e volume; sans égard à ce qui s'y trouvait à la page 681, où la signification de „terre" était donnée au mot *oui bous;* de même que celle de „poule" au caribe *tapucicoien*, en tupi *çapucaia*.

** V. le *Vocabulario*, pages 83, 263 et 284. — Nous verrons plus loin (p. 41) une étymologie possible pour ce nom.

pourtant ne se servaient pas d'une langue différente de celle de tous les guerriers de leur nation.

L'étymologie du mot *Tupi*, sur laquelle on a eu tant de doutes, nous l'avons enfin expliquée. Ce mot, ou plutôt *T'ypi*, ne veut dire, en langue tupi elle-même, que „ceux de la génération primitive“ : *ypi* signifiant le commencement de la génération, et *T* étant, d'après le père Luis Figueira, un préfixe qui rend le nom qui s'ensuit „réflexif de soi-même“. Ce *T* est donc une préformante agglutinée, que l'on voit aussi dans les mots *t'uba*, le père, *t'été*, le corps, et autres; seulement, dans ces derniers cas, les Tupis ne prononcent jamais les mots séparés des préformantes, comme s'ils étaient vraiment *tuba*, *tété*, etc.

Les syllabes finales des noms *Tupi-n'ambás*, *Tupi-n'aês*, *Tupi-n'ikis*, etc. ne sont que des qualificatifs qui peuvent se traduire par légitimes, méchants, latéraux, etc. *Carijós* paraît signifier tout simplement „descendants des *Carys*“. Aussi les autres dénominations adoptées pour désigner les innombrables bandes ou grandes hordes de la dite nation, — dénominations tantôt prises par elles-mêmes, tantôt vrais sobriquets inventés par leurs voisins (dans ce dernier cas généralement injurieux), — disons les noms de Tamôyos, Temiminós, Guaya-

nás, Guaitacás, Guatós, Caités, Petiguáres, Tabajáras, Tremembés, Nhengaïbas et un grand nombre d'autres, n'étaient que des mots de la langue tupi, tous traduisibles et désignant quelque vanité ou quelque signe distinctif particulier de la bande.*

Les envahisseurs parlaient une langue qui sans doute aurait eu jadis plus de culture, et avec laquelle ils ont donné assez systématiquement les noms aux localités et aux productions du pays, noms qui furent, en grande partie, adoptés par l'Europe; de sorte que la connaissance de cette langue est devenue importante pour expliquer un grand nombre de mots, non seulement de la géographie américaine et des sciences naturelles, mais aussi de la conversation familière. C'est elle qui nous fournit l'étymologie des mots Guiane, Oyapoc, Pará, Piauhy, Ceará, Parahiba, Pernambuco, Goyáz, Sergipe, Paraná, Paraguay, Uruguay et nombre d'autres moins connus. C'est encore cette langue qui nous vient en aide pour expliquer la plupart des noms de ces nationalités, ou plutôt de ces grandes peuplades qui jadis dominaient plus de la moitié du territoire de l'Amérique méridionale.

On connaît d'ailleurs le grand nombre de noms que la botanique a emprunté à la même

* Voir *Historia Geral do Brazil,* 1ère éd., vol. I, p. 100 et suiv.

langue pour désigner, non seulement quelques nouvelles espèces, mais aussi quelques genres. — Plusieurs de ces noms sont même passés dans la langue française, et se trouvent dans ses dictionnaires, tels que goyave, goyavier (ou guayavier) guaraná, guaranheim, manioc, jacarandá et d'autres.

Dans la zoologie on a accepté agouti, páca, capivard (capivára), jaguar, tapir, qui sont tous des noms tupis.

L'ornithologie s'est enrichie des mots ara, aracari (araçari), caracará, jabirú, jacaná, tangará, teité, toucan, etc.

Dans l'ichthyologie nous avons les guaperve (guaperuá), acará, pirabèbe, tareïra, curimate (curimatá), etc.

L'herpétologie aussi a pris quelques mots, tels que ibiboboca et boicupecanga, et celui de giboya est même devenu assez usuel.

La science de Werner, elle-même, parmi tous ses noms de racine allemande, n'a pas dédaigné d'admettre, entre autres, ceux d'itabirite et d'itacolumite, lorsque l'on en rencontra des formations en grand, sur les montagnes d'Itabira* et d'Itacolumi,** à Minas Geraes.

* *Ita,* pierre, *bira,* brillant; c'est-à-dire „cristal de roche".

** *Ita,* pierre, *columi,* garçon; „garçon de pierre", à cause de la forme de son pic.

Enfin, les noms d'ananas* et tapioca, appartenant à la langue tupi, sont assez familiers partout, de même que ceux d'ipecacuanha, de jaborandi et de copahu.

Si par le fait de l'adoption de tant de mots, l'Europe, avec le juste orgueil de la supériorité de sa civilisation actuelle, n'a pas dédaigné de rendre hommage à une telle langue, elle ne pourra certainement recevoir avec indifférence des preuves de ce que cette même langue, qu'elle a trouvée dans la bouche de sauvages américains, pourra bien être la même langue qui fut parlée jadis dans l'ancien continent par un peuple proche parent des Egyptiens et émigré en Amérique à travers l'Atlantique.

Nous ne devons pas nous étonner de l'accomplissement d'une telle émigration, en réfléchissant que, déjà plus de mille ans avant notre ère, les Phéniciens dépassaient sur la côte occidentale de l'Afrique** les colonnes d'Hercule ou détroit de Gibraltar, et que, selon les inductions que nous présenterons plus loin, ils ont même navigué jusqu'aux îles Canaries. De manière que

* C'est à tort que l'on a dit que ce n'était pas un mot de la langue tupi. Les Indiens disaient *Naná*.

** Movers, *Das phönizische Alterthum*, II, 542 et suiv., et III, 23. Nous reviendrons, dans le chap. V, sur les preuves de la fréquence de l'ancienne navigation dans ces parages par un autre peuple.

la langue des Guanches fut plus tard rencontrée avec nombre de mots berbers* et sémitiques.**

Or, dès que cette navigation au delà du détroit de Gibraltar devint fréquente, rien de plus naturel que de supposer que quelques navires ont pu s'égarer. En effet, poussés par des tempêtes vers le *Gulf Stream*, quelques-uns n'auraient pas manqué d'être entrainés par le courant jusqu'en Amérique, comme cela arrive encore de nos jours, ainsi que nous le montrerons bientôt, en citant quelques exemples. Et, non seulement ces écarts fréquents de navires se présentent comme très-probables, mais il n'est pas même impossible de supposer que l'un ou l'autre des bâtiments entraînés fût retourné d'Amérique, et eût répandu dans l'ancien monde l'idée que les Grecs possédaient déjà d'un autre continent à l'ouest, et de la mer des sargasses ou varec.

Le fait, que la navigation jusqu'aux îles Canaries ne fut pas poursuivie, et que les traces même en ont été presqu' éffacées dans l'histoire, ne doit pas nous étonner aujourd'hui, puisque nous savons qu'une navigation assez fréquente et suivie avaient existé jadis entre le Groenland et le

* Voir Sabin Bertholet, *Mém. sur les Guanches*, dans les vol. I et II de la Soc. d'Ethnologie, Paris, 1841—1845.

** V. Hyde Clarke, *Trans. Ethnol. Society*, Vol. 7 (1869), p. 115.

Nord de l'Europe, laquelle ayant cessé, il a fallu plus tard découvrir pour ainsi dire de nouveau le même Groenland. C'est ce qui s'est passé aussi, comme nous le savons aujourd'hui, par rapport aux Canaries: ces îles après avoir été connues des Anciens, et après même avoir été décrites dans des ouvrages assez renommés, ont dû être de nouveau découvertes au XV[e] siècle.

Ptolémée fait mention de six îles, sous les noms de Aprositus ou inaccessible, Heræ ou Junonia, Pluitania, Casperia, Canaria et Pinturia, en suivant du nord au sud.

Pline, sous la foi de Statius Sebosus, en cite cinq: la Junonia (Grande Canarie), la Pluvialia, sans eau (île de Fer?), la Capraria (Palma?), la Planaria (Lanzarote?) et la convexe Convallis (Fortaventura?): — et, en observant que Juba, roi de Numidie, avait eu l'idée d'occuper ces îles, cet auteur dans ses tendances à compiler, sans assez penser, et copiant probablement d'un autre auteur, cite encore, sous le même nom, deux Junonia, l'une grande, l'autre petite, une Capraria, remplie de lézards, et ajoute trois autres îles avec les noms de Canaria, abondante en chiens, de Ombrios (avec de l'eau seulement dans les feuilles de certains arbres, ce qui a lieu à l'île de Fer), et enfin de

Nivaria, avec des neiges perpétuelles, ce qui la désigne comme étant évidemment Ténériffe. Selon des phrases transcrites par cet auteur, ces îles avaient été peuplées depuis si longtemps, que, même dans celle qu'il nomme Canaria, l'on voyait des ruines ou vestiges d'anciens édifices.

En évitant de nous enroler sous la bannière de ceux qui soutiennent que le véritable mont Atlas primitif a dû être le pic de Ténériffe, et que plus tard les Grecs ont, par quelque méprise, adopté à sa place celui, de la Mauritanie, auquel on donne actuellement ce nom, nous croyons que ce n'est qu'à la principale de ces îles, la Junonia ou Grande Canarie, si supérieure à toutes les autres de l'archipel, que doit se rapporter le passage de Diodore de Sicile, contenant une description qui peut s'appliquer dans tous ses détails à la même île. Voici ce passage de Diodore traduit textuellemeut:

„Après avoir parlé des îles situées en deçà des colonnes d'Hercule, nous allons décrire celles qui sont dans l'Océan. Du côté de la Libye, on trouve une île dans la haute mer, d'une étendue considérable, et située dans l'Océan. Elle est éloignée de la Libye de plusieurs journées de navigation,

et située à l'occident. Son sol est fertile, montagneux, peu plat et d'une grande beauté. Cette île est arrosée par des eaux* navigables. On y voit de nombreux jardins plantés de toutes sortes d'arbres, et des vergers traversés par des sources d'eau douce. On y trouve des maisons de campagne somptueusement construites et dont les parterres sont ornés de berceaux couverts de fleurs. C'est là que les habitants passent la saison d'été, jouissant voluptueusement des biens que la campagne leur fournit en abondance. La région montagneuse est couverte de bois épais et d'arbres fruitiers de toutes espèces: le séjour dans les montagnes est embelli par des vallons et de nombreuses sources. En un mot, toute l'île est bien arrosée d'eaux douces qui contribuent, non-seulement aux plaisirs des habitants, mais encore à leur santé et à leur force. La chasse leur fournit nombre d'animaux divers et leur procure des repas succulents et somptueux. La mer, qui baigne cette île, renferme une multitude de poissons, car l'Océan est naturellement très-poissonneux. Enfin l'air y

* „διαῤῥεομένη γὰρ ποταμοῖς πλωτοῖς ἐκ τούτων ἀρδεύεται", etc. Le mot ποταμός qui s'applique généralement à l'eau douce, est aussi employé par Homère en l'appliquant à l'océan, considérant ce dernier comme un fleuve qui entoure la terre. Par cette raison, nous nous sommes permis de remplacer les mots „fleuves navigables" par ceux de „eaux navigables", dans la traduction de M. Hoefer, dont nous nous servons dans notre texte. Ces eaux navigables étaient les ports, et aussi les canaux entre les îles de l'archipel.

est si tempéré, que les fruits des arbres et d'autres produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie de l'année. En un mot, cette île est si belle qu'elle paraît plutôt le séjour heureux de quelques dieux que celui des hommes."

„Jadis cette île était inconnue à cause de son grand éloignement du continent, et voici comment elle fut découverte. Les Phéniciens exerçaient de toute antiquité un commerce maritime fort étendu; ils établirent un grand nombre de colonies dans la Libye et dans les pays occidentaux de l'Europe. Leurs entreprises leur réussissaient à souhait, et, ayant acquis de grandes richesses, ils tentèrent de naviguer au delà des colonnes d'Hercule, sur la mer qu'on appelle l'Océan. Ils fondèrent d'abord sur le continent, près des colonnes d'Hercule, dans une presqu'île de l'Europe, une ville qu'ils nommèrent *Gadira.* Ils y firent toutes les constructions convenables à cet emplacement. Ils y élevèrent un temple magnifique consacré à Hercule et instituèrent de pompeux sacrifices d'après les rites phéniciens. Ce temple est encore de nos jours en grande vénération. Beaucoup de Romains célèbres par leurs exploits y ont accompli les vœux qu'ils avaient faits à Hercule pour le succès de leurs entreprises. Les Phéniciens avaient donc mis à la voile pour explorer, comme nous l'avons dit, le

littoral situé en dehors des colonnes d'Hercule, et, pendant qu'ils longeaient la côte de la Libye, ils furent jetés par des vents violents fort loin dans l'Océan. Battus par la tempête pendant beaucoup de jours, ils abordèrent enfin dans l'île dont nous avons parlé. Ayant pris connaissance de la richesse du sol, ils communiquèrent leur découverte à tout le monde. C'est pourquoi les Tyrrhéniens, puissants en mer, voulaient aussi y envoyer une colonie; mais ils en furent empêchés par les Carthaginois. Ces derniers craignaient d'un côté qu'un trop grand nombre de leurs concitoyens, attirés par la beauté de cette île, ne désertassent leur patrie. D'un autre côté, ils la regardaient comme un asile où ils pourraient se retirer dans le cas où il arriverait quelque malheur à Carthage. Car ils espéraient qu'étant maîtres de la mer ils pourraient se transporter, avec toutes leurs familles, dans cette île qui serait ignorée de leurs vainqueurs." *

Comme nous l'avons dit, dans tout ce passage il n'y a rien qui ne puisse s'appliquer à la Grande Canarie, la première de l'archipel qui, par suite de sa supériorité sur les autres sous tous les rapports, aura sans doute été peuplée et cultivée. Du reste, Diodore lui-même n'a pas voulu laisser des doutes

* Diodore de Sicile, liv. V, 19—20.

sur ce que c'était bien d'une île adjacente à l'Afrique qu'il venait de traiter; puisqu'il continue par ces mots: „Mais comme nous avons déjà assez traité de l'*océan libyen et de ses îles*, retournons à l'Europe“.*

Si donc la navigation des peuples de la Méditerranée avec l'Afrique occidentale a existé pendant plusieurs siècles, à ce point que même avant le roi Juba on voyait déjà des ruines d'édifices dans une des îles Canaries, il serait impossible de croire qu'il n'y ait pas eu, par suite d'accidents si fréquents encore de nos jours, quelques cas de navires égarés vers l'Amérique.

On a cité plusieurs fois des exemples de tels *égarements* à travers l'Atlantique, qui eurent lieu dans le dernier siècle, et qui sont devenus historiques. En 1731, un bâtiment chargé de vin, allant de Ténériffe à Gomera, fut entraîné jusque sur les côtes de l'île de Trinidad. En 1777, un autre bâtiment plus petit, chargé de blé, et destiné à faire la traversée de Lancerote à Ténériffe, ayant été poussé au large dans un moment où il n'y avait personne de l'équipage à bord, alla échouer sur les côtes de la Guayra, à Venezuela. Enfin, en 1797, douze

* „Επεὶ δὲ περὶ τοῦ κατὰ τὴν Λιβύην Ωκεανοῦ καὶ τῶν ἐν αὐτῷ νήσων διήλθομεν, μεταβιβάσομεν τὸν λόγον ἐπί τὴν Εὐρώπην“.

nègres s'étant échappés d'un navire négrier, trois d'entre eux, qui survécurent, sont allés attérir à Barbados.

Toutefois, il faut admettre que de semblables migrations étant partielles et avec peu d'individus à la fois, ceux-ci ne pouvaient imposer leur langue dans les pays où ils abordaient. Ils auraient dû plutôt commencer par apprendre celle des indigènes, en y introduisant tout au plus les mots de l'une ou l'autre industrie qu'ils y apportaient, avec les idées et les principes d'organisation et de civilisation dont jouissaient les peuples auxquels ils appartenaient. Nous en avons un exemple frappant dans ce qui est arrivé plus tard au Mexique, avec les Espagnols, quoique ceux-ci y fussent allés en assez grand nombre. Les Indiens ont accepté d'eux, et admis dans leur langue, les mots *Dios*, *misa*, *mesa*, *cahuayo* (pour *caballo*) et autres dont ils avaient besoin.* De la même manière, on peut bien croire que, nombre de siècles auparavant, leurs prédécesseurs auront appris de quelque Egyptien qui y serait abordé certains mots pour désigner les idées nouvelles pour eux, tels que celles de

* Ce fait s'est passé de même parmi les Tupis-Guaranis du Paraguay. Il suffit de parcourir les dictionnaires de Montoya pour remarquer le nombre de mots espagnols que les Indiens avaient adoptés. Outre ceux de la religion, on y trouve *cabará*, *sandiá*, etc., pour *cabra*, *sandía*, etc.

papier-monnaie,* plomb, oignon, fontaine (artificielle). En vérité, la similitude des noms mexicains correspondants, *amatl*, *temetzth*, *xonacatl*, *ameycatli* et *tomin* avec les coptes ⲙⲉⲗⲁ, ⲙⲧⲁⲧϩ, ϫⲟⲗ, ⲁⲙⲁⲓⲟ et ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ (où les différences ne sont pas plus remarquables que celle entre *caballo* et *cahuayo*), ne peut pas être considérée comme fortuite, et elle nous ouvre un chemin à de plus sérieuses investigations.

Plus au sud, vers Santa Martha, on travaillait le cuivre et l'or, même, selon Herrera, avec des émeraudes enchassées; et l'origine d'une telle industrie pourra encore être indiquée par la philologie comparée, interrogée uniquement dans les quelques mots que des immigrants auraient pu y introduire.

Il est clair aussi que de tels immigrants, en petit nombre, n'auraient pas non plus été suffisants pour changer le type physique des indigènes, qui a été trouvé le même dans toute l'étendue des deux Amériques, depuis le Canada jusqu'à la Terre de Feu. Ce type physique était partout identique à celui de la race que l'on a classifiée sous le nom de mongole, dans l'Asie orientale; soit que le peuplement primitif de l'Amérique se fut effectué à une époque où les deux continents se seraient trouvés encore réunis, et non séparés par le détroit de Beh-

* C'est à dire des objets d'une nature quelconque pour faciliter les échanges.

ring, soit qu'il le fût après cette séparation, à travers le mêmedétroit.

Ce type physique se caractérise surtout par l'angle formé par la ligne des yeux, par l'abondance et le lissé de la chevelure et par la couleur plus ou moins foncée de la peau, allant du brun jaunâtre au rouge cuivré.

Ces *greffements*, si nous pouvons nous servir de cette expression, des nouveaux colons, n'auraient pu nullement faire changer les caractères distinctifs de la race; puisque même aujourd'hui, malgré toutes les invasions de colons d'Europe dans les pays qui étaient déjà assez puplés, comme le Mexique, l'Amérique centrale et les contrées au delà des Andes, les types indigènes prédominent toujours.

Du reste, le détroit de Behring, pris de glace pendant une partie de l'année et que l'on peut alors traverser à pied, n'a pu jamais être un obstacle aux migrations; et encore de nos jours, selon Coxe, les Tchutski passent par là en Amérique où ils inquiètent les indigènes; de même que ces derniers prennent un tel chemin pour se rendre en Russie et y vendre des peaux. Toutes la nations indiennes de l'Amérique, depuis le nord jusqu'au sud, barbares ou demi-civilisées, possédaient même, suivant nous, un meuble caractéristique de cette colonisation primitive: c'est un petit

banc de bois, assez bas, d'une seule pièce, à quatre pieds unis deux à deux dans la longueur, et dont le siége, un peu concave, est généralement peint.

Si donc les analogies anthropologiques, physiologiques et même quelques-unes philologiques nous font supposer que l'Amérique, et aussi l'Océanie, ont été peuplées d'abord presque en même temps que l'orient de l'Asie, tous les vestiges des civilisations que l'on a rencontrés en Amérique, et les monuments surtout, rattachent les origines des mêmes civilisations aux nations occidentales du continent asiatique et du nord de l'Afrique.

Nous devons ajouter qu'en Amérique, dans le nord comme dans le sud, toutes les traditions étaient d'accord pour admettre que les flots des civilisations ou des émigrations civilisatrices étaient partis du golfe mexicain et du centre du continent; c'est-à-dire justement des parages où des navires venant de l'ouest du détroit de Gibraltar; et emportés par des mauvais temps ou quelque autre accident jusqu'au *Gulf Stream*, auraient pu être naturellement conduits par l'action de ses courants.

Nous sommes donc bien loin de partager l'opinion de certains novateurs contemporains, qui soutiennent que l'Amérique, les Canaries, et même

quelques pays d'Europe et l'Egypte auraient été peuplés par des habitants de „l'Atlantide“ de Platon. Loin de nous la prétention de vouloir déclarer que cette Atlantide soit une fable ou un mythe; mais quand nous avons des faits, à la portée de tout le monde, qui expliquent d'une manière toute autre le peuplement de ces contrées, nous croyons que l'on a pas le droit de recourir à des explications un peu trop hasardeuses.

Pour ce qui regarde l'ancien continent, si, d'après le récit même de Platon, les Atlantes ont été arrêtés dans leur projet d'invasion, et si, peu après, des tremblements de terre et des cataclysmes ont englouti leur pays, comment prétendre tirer du texte de Platon la conclusion que les mêmes Atlantes aient pu coloniser de ce côté?

L'historien de l'Inde portugaise, João de Barros* nous indique encore un autre moyen par lequel des colons de l'Asie et de l'Afrique orientale auraient pu passer en Amérique. Il dit que quelques jonques de ces contrées avaient été entraînées par les tempêtes et la force des courants vers l'ouest du Cap de Bonne Espérance. Or, cela étant ainsi,

* „E como os Mouros desta costa Zanguebar navegam em náos e zambucos cofeitos com cairo, sem serem pregadiças ao modo das nossas, pera poderem soffrer o impeto dos mares frios da terra do Cabo de Boa Esperança, e isto ainda com monçôes e temporaes feitos, e mais tem já experiencia em algumas náos perdidas, *que esgarraram contra esta parte do grande Oceano Occidental*“, etc. (Dec. I, Liv. 8, ch. IV).

quelques-unes de ces jonques n'auraient pas manqué d'arriver en Amérique. *

Des raisonnements semblables peuvent se faire par rapport au Pacifique, où l'on a vu aussi de nos jours des bateaux, à la merci des courants venir jusqu'en Amérique. On cite le cas d'une jonque du Japon, arrivée en 1833 au cap Flattery sur la côte américaine; et à Ieddo vivait encore, il y a peu de temps, un individu qui était venu avec le courant jusqu'en Californie; et les coïncidences et identités entre les calendriers et nombre de mots muyscas et japonais, qui d'après Humboldt et Siebold ont été popularisées par Paravey, font penser qu'il y a eu des émigrants de la même origine que les Japonais qui seraient arrivés jusqu'au plateau de Cundinamarca. Le nom de Bochica est resté associé à cette émigration. On a prétendu même faire dériver du sanscrit la langue quichua; et aux exemples qui ont été présentés (un grand nombre sans assez de fondement) nous pourrions ajouter le mot *alpaka*, qui est pur sanscrit,** avec la signification de „faible", ce qui s'applique bien à l'animal péruvien. Mais d'un autre côté, d'autres mots qui-

* Peut-être que de quelqu'une arrivée à l'île de Fernando Pó, sont descendus ces Indiens Boobis, qui y demeurent encore, séparés des colons blancs et des nègres, et qui parlent une langue qui se rapproche des idiômes asiatiques (*Bull. de la Soc. de Géogr. de France*, juin 1867).

** *Alpaka* अल्पक. Voir Aug. Fick, 1870, p. 17, Benfey p. 54.

chuas ont plutôt l'aspect touranien. Ainsi *Tacna* pourrait plutôt s'expliquer comme dérivé de l'accadien *taqna*, sur pierre.

Toutefois, il n'entre pas dans nos vues de nous occuper ici de l'origine des différentes migrations, qui auront pu avoir lieu vers le quatrième continent; et si nous avons cité ces mots, et les autres significatifs de la langue mexicaine, qui semblent accuser comme égyptienne l'origine de leur civilisation, ce qui est du reste constaté par la ressemblance de l'architecture et l'usage d'hiéroglyphes d'un système analogue, ce ne fut que pour citer des exemples que nous avons eu le bonheur de remarquer dans le cours de nos études, et que nous livrons à peine à la publicité dans le but d'engager d'autres écrivains à des recherches plus approfondies.

Notre principal but dans cet opuscule est de nous occuper d'une émigration qui a pu être réalisée en grand, aussi à travers l'Atlantique, avec nombre de navires à la fois, et peut-être par un peuple aussi de l'ancien continent, aujourd'hui anéanti, mais qui a réussi alors à implanter sa langue en Amérique: Cette langue est le tupi.

Le fait que les descendants de ce peuple se sont partout dans ce continent présentés en

vainqueurs et en envahisseurs, ne se hasardant pas trop là où ils rencontraient quelque résistance sérieuse (comme chez les grandes nationalités organisées et puissantes du Pérou et du Mexique, par exemple), ce fait, disons-nous, a sans doute beaucoup contribué à ce que la langue se perpétuât. Et d'un autre côté, la cruauté et l'intolérance de ces conquérants envers les peuples vaincus, aura aussi fait que la même langue fut transmise aux générations successives presque sans mélange de mots *tapuyas*.

Par ce nom de *Tapuyas*,* les Tupis désignaient tous leurs ennemis, et quand ils devenaient leurs prisonniers, ils leur donnaient le nom de *Bohú-rea*. De ce nom est venu, selon que nous le croyons aujourd'hui, le mot *bugre*, qui veut dire esclave, ou plutôt, „porteur de charges“. Ces hordes de *Tapuyas*, au moment de la découverte et de la colonisation du Brésil, étaient sans doute moins nombreuses que ne le sont actuellement, dans toute l'étendue de l'Empire, les Tupis et Tapuyas ensemble qui y vivent encore à l'état sauvage.

La littérature des Tupis, comme celle des Caribes, ne se trouvait que dans les *Areytos* ou

* Prononcez *Tapouiäs*. Dans tout cet ouvrage il faudra lire comme *ou* la voyelle *u*, dans les noms qui ne sont pas français, à moins que une note spéciale ne recommande de la prononcer comme l'*u* français.

traditions des hauts faits de leurs devanciers, qu'ils chantaient en dansant au son d'instruments.

Une autre littérature a été créée après par les missionnaires. Ils ont, non seulement composé des grammaires, des sermons, des poésies religieuses, et traduit les prières et toute la doctrine chrétienne, mais ils ont même improvisé des comédies sacrées et profanes en langue tupi, qu'ils faisaient représenter par les Indiens. Parmi les poésies on remarque celles de Christovam Valente, qui en a fait imprimer quelques-unes dans le cathéchisme d'Antonio de Araujo en 1618. Nous possédons aussi des grammaires par Anchieta et par Figueira. Mais, entre tous les auteurs, ce fut le P. Montoya qui nous a légué le plus d'études sur cette langue, dans sa grammaire, son catéchisme, son vocabulaire, et son *Tesoro* ouvrages (ces deux derniers) dont la nouvelle édition est sous presse.

On possédait déjà avant, depuis 1624, un autre dictionnaire guarani par le P. Velasquez.

Il faut rappeler encore une grammaire (*Arte*) plus moderne, du P. Simon Bandini, publiée en 1734; plusieurs ouvrages, y compris un vocabulaire, du napolitain P. Alonso de Aragon; autres du P. José Serrano; l'*Ara Poru* du P. Insaurralde (Madrid, 1759, 2 vol. in-12°); un petit cathéchisme par le P. Bernal (Buenos Ayres, 1800) et finale-

ment les livres imprimés en 1724, dans les missions de Loreto, S. Francisco Xavier et Santa Maria la Mayor, savoir: un *Manuale* anonyme; des sermons et un grand cathéchisme* par Nicolas Tapugay, et d'autres sermons par le P. Pablo Restivo, l'editeur, dans la même année, de la réimpression du *vocabulario* de Montoya. Citons encore le livre, assez rare et curieux, intitulé *En las doctrinas del Paraguay*, imprimé en 1705, in-fol., avec 43 planches, et les deux compilations assez connues de Gonçalves Dias et Ferreira França.

* Nous croyons que c'est de ce livre précieux que nous avons devant les yeux un exemplaire incomplet, qui appartient à notre savant ami Mr. Ferdinand Denis.

CHAPITRE SECOND.

Analogies plus frappantes entre maints mots tupis, et leurs corrélations avec d'autres mots des langues du monde ancien.

L'ordre plus méthodique des idées exigerait peut-être que ce chapitre fût destiné à donner une notion de la langue tupi, telle que nous la présenterons vers la fin de ce travail; mais nous avons préféré faire cette inversion, afin de mieux compter sur l'attention des lecteurs, en soumettant d'abord à leur examen les rapprochements philologiques, qui vont rattacher, ce nous semble, le tupi à plusieurs langues de l'ancien continent. De cette manière, les renseignements que nous offrirons sur la même langue tupi, seront sans doute mieux accueillis et appréciés, après que le lecteur aura décidé de la valeur de nos preuves.

Nous ne nous occuperons pas de présenter des catalogues de mots tupis ressemblants à d'autres mots des langues de l'Europe, de l'Asie ou de l'Afrique, avec des significations tout à fait

différentes. De telles coïncidences existent toujours entre deux langues quelconques, quand on les compare, et on ne peut en tirer aucun argument. En confrontant deux dictionnaires, nous en pourrons séparer facilement un grand nombre. Pour que de telles coïncidences puissent fournir des arguments, il faut que les mêmes mots, ou ceux provenants de leur altération, signifient dans les deux langues à peu près la même chose. Dans ce cas se trouveront quelques-uns de ceux que nous allons indiquer, en évitant de prendre en considération tous ceux qui auraient pu se prêter à des équivoques, ou dont les similitudes ne seraient pas assez évidentes et à la portée de tout le monde, sans qu'il soit besoin du moindre effort pour chercher les analogies dans les racines décomposées avec trop d'artifice.

MOTS GRECS.

Avant de commencer notre analyse, nous mentionnerons des mots évidemment d'origine grecque introduits dans la langue tupi. Ces mots sont: *cuñam*, femme, de γυνή; *catú*, bon, de ἀγαθός; *oka*, maison, de ὄικος. Nous ajouterons encore le mot *areyto*, nom que, ainsi que nous l'avons dit, les Caribes des Antilles, selon Oviedo,* donnaient à

* Liv. V. ch. I. Les Tupis du sud disaient *yeroquî*.

leurs sagas, ou chansons sur les faits héroïques de leurs ancêtres, du grec ἀρετή, plutôt, quant à nous, que du copte ⲟⲩⲣⲟⲩ, „alacritas, delectare, cantare“. Ces mots grecs nous avaient toujours frappé: nous en citerons encore d'autres plus loin, et peut-être des nouvelles recherches viendront à montrer un plus grand nombre.

MOTS ÉGYPTIENS ET AUTRES.

Soleil, lune, étoiles.

Nous parlerons, dans le dernier chapitre, de la probable origine des mots *rha*, *ioh* et *siu*, avec lesquels les Egyptiens désignaient le soleil, la lune et les étoiles, ayant même donné aux deux premiers une place dans leur mythologie.

D'une origine semblable sont venus, à ce qu'il nous semble, les mots tupis *ara*, jour, *ara-cy* soleil, „la mère du jour“, et *ia-cy*, lune, „la mère des fruits“.

Ce dernier mot *ia-cy* rappelle assez celui d'*Isis*, donné aussi à la lune, considérée* comme la „mère des fruits“; et, selon Hérodote, objet de la plus grande dévotion des anciens Cariens.

* V. Jablonsky, *Panth. Egypt.*, vol. II, et Plutarque, *de Iside et Osiride*.

Quant aux étoiles, les Tupis les nomment „feux de la lune“, *ia-cy-tâtâ;* et nous sommes loin de penser que la syllabe *cy* soit venue du mot égyptien *siu*,* en copte ⲥⲓⲟⲩ. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que les mêmes Egyptiens donnaient à l'étoile Sirius le nom d'Isis-Thoth.

Feu, Flamme.

En tupi, feu se disait *tátá:* en égyptien, feu, flamme *suāt* ou et rotir *t'et*. En copte ⲧⲁϩⲧ incendie, ⲥⲁϩⲧⲉ lumière.

En persan *âtèsh* آتش.

Terre, plantation, argile.

Les Tupis nomment la terre *ibi:* les anciens Egyptiens *ḥiḥ*. En tupi, la terre de culture ou plantation (roça), se dit *koç;* en copte ⲕⲁϩ, terra. Les Tupis appelaient *inhuma (ñu-uma)* les terrains argileux pour des poteries: *ñû*, champ, *uma*, argile. Ce dernier mot en égyptien se disait *ȧmem* ou *āmā*; en copte ⲟⲟⲙⲉ, lutum, et champ *u* ou *uu*.

* Forme plus moderne. On disait avant *seb*.

Pierre.

En tupi *ita:* en égyptien *tes* ou , pierre dure; en turc *tásh* تاش, en accadien *taq*, en koibale *tas*, en karagassien *tais*.

Or.

Les Coptes ont conservé sous la forme ⲛⲟⲩⲃ le mot égyptien , pour désigner l'or. Les descendants des premiers Tupis du Brésil, ne donnant pas d'importance à ce métal, qui ne leur servait à rien, en avaient même perdu le nom; et à l'arrivée des Européens, le désignaient simplement par „pierre jaune", *itâ-jubâ.* Mais le nom était passé jadis avec les émigrants, et il s'était conservé en Amérique parmi les Caribes de la partie orientale de Haity. C'est Colomb lui-même qui nous a transmis cette précieuse notice.

Dans son journal de voyage dont Las Cazas nous a transmis une copie, que Navarrete avait publiée en 1825, et que nous avons donnée plus exacte en 1864 dans les „*Annales de l'Université du Chili*" *, le même amiral dit le 13 janvier 1493, que, sur la côte orientale de l'île, on ne connaissait plus l'or sous le nom de *caona*, comme de

* Nous avons publié intégralement ce document à l'appui de notre travail, montrant par le texte même du journal que la Guanahani ou véritable San Salvador ne pourrait être une autre île que de la Mariguane actuelle.

l'autre côté, et que l'on y appelait ce métal *tuob* („llamaba al oro *tuob*"). Or, si nous réfléchissons au nombre de siècles écoulés depuis que l'émigration aurait eu lieu, et le changement dans les mots durant un si long intervalle, on ne pourra que trouver que les mots *noub* et *tuob* sont venus d'une origine identique.

Eau.

Les Tupis désignaient l'eau ou toute autre boisson par une gutturale nasale *ȳ*. En copte, entre autres formes, il y avait celles de ϩⲟⲩ, et ⲙⲟⲩ; les Egyptiens employaient la syllabe nasale *mi*, que l'on retrouve aussi dans le hauasà; en argubba *me*; dans huit ou neuf dialectes tongouses*, *mú*. Dans quelques autres dialectes sibériens, nous rencontrons *bu*, *bü*, *be*, *bii*, *bi*, *me*, *u*, et même *ur*, *ul*, *uol*, *uth*, *i* et *ii*; en albanais, langue qui a quelques mots tupis, *ui*.

Canot, ubá.

Les Tupis nommaient leurs canots *igára*; en égyptien nous rencontrons *bbàr* ou *kari*, pour désigner une barque.

* Jul. Klaproth, *Verzeichniss*, etc., Paris 1822, p. 74 et 75. — Voir aussi le fameux livre (imprimé en caractères russes) du temps de Catherine II, *Linguarum totius orbis Vocabularia comparativa*; St. Pétersbourg. 1786. P. 1ère p. 309.

Les Tupis avaient encore leurs petites *ubá*, faites d'écorce d'arbres; en égyptien nous trouvons pour les petits canots *uäa* et *bäa*.

Village.

Les Tupis désignaient leurs villages sous le nom de *taba.* C'était précisement le nom donné en Egypte à Thèbes, la ville qui était la capitale à l'époque du second empire thébain, pendant laquelle l'émigration, à ce que nous verrons, aura eu lieu.

Chemin, route.

En tupi *peĩ* (Montoya, *Tesoro*, f. 264); en égyptien *pefi*.

Chien.

En tupi, *iaguar* ou *iahuar*; en copte sahidique ⲟⲩϩⲁⲣ; en égyptien, selon Champollion, *uhor*; en basque, *ora*; en finno-lapon, *coira.*

Fourmi.

En copte, ϭⲁϫⲓⲃ ou ϭⲁϫⲓϥ. C'est presque le même son donné à ce mot dans le *Dicc.* de Gonçalves Dias, p. 162 et 163, où l'on lit *taixi.*

D'autres disent *tacyba*. Montoya (v. Hormiga) donne *tahĭ* et *taçĭ*.

Epine.

En tupi, *jur*; en égyptien* *sur-t;* en copte, **coⲩpe.**

Flèche.

En tupi *uibá;* en égyptien *bàn* 𓃀𓈖𓌉.

Père, Fils.

Le mot tupi *tuba*, pour désigner le père, qui, en séparant la préformante agglutinée *t*, reste *uba*, rappelle le nom de père en arabe, hébreu, chaldéen, éthiopien et syriaque, savoir *abu:* en assyrien, *ab*, *abu*, *abba;* en copte **ⲁⲃⲃⲁⲥ** ou **ⲁⲡⲁ**.

Quant au mot „fils", l'engendré, on le désignait en tupi par *taî*, en se rapportant au fait de sa génération (Montoya, *Tes.* fol. 351). C'était juste le mot égyptien *t'aî*, dans le même sens, comme le confirme le déterminatif de son hiéroglyphe.**

Avec l'idée de fruit ou production, on dit en tupi *membira*. Ce mot trouve encore son équivalent dans l'égyptien *pir* 𓉐, en copte **ⲡⲣ̄ⲣⲉ**, oriri, nasci.

* Brugsch, *Wört.* p. 1177.
** Brugsch, *Wört.* p. 1704.

Oeuf.

En tupi *çu-piá*;* en égyptien *suḥt*; en copte ⲥⲱⲟⲩϩⲓ, en kottique sibérien *sulei.*

Chef.

Depuis longtemps que nous avions été frappé par la désinence *chab* dans les deux mots avec lesquels les Tupis désignaient leur chefs: savoir *tu-chá* ou *tupi-cháb* et *morubi-chab.* Nous savons déjà ce que veut dire le mot *tupi. Morubi* signifiait celui qui travaille, qui va à la guerre. De la syllabe finale avec l'acception de chef, dans le monde ancien, nous trouvons un exemple chez les Égyptiens qui donnaient le nom de *tsats* aux nomarques nommés par le roi. Les Arabes ont encore leurs *chaiks*, et dans l'Yemen les commandants des soldats sont appelés *tsjau*, selon Niebuhr.** Encore de nos jours en Sibérie dans le Yenisei ostiaque, selon Castrén, quelques dans sont nommés *xan*, presque comme les chefs des nomes égyptiens; d'autres *tchars*, et quelques-uns même, selon Gmelin, *tai-chá.*

* *Piá* veut dire enfant, poulet, etc. Ainsi, il paraît que ce mot est ajouté formant un pléonasme, et que le mot originaire serait tout simplement *çú.*

** *Description de l'Arabie;* Copenhague, 1773, p. 186.

Fleuve.

Pará était le nom avec lequel les Tupis désignaient un fleuve; et quand celui-ci était très-grand, ils lui donnaient le même nom qu'à la mer: *para-ná*. Cette dernière syllabe en égyptien veut dire grand, et en tupi „beaucoup de fois". *

Le mot égyptien** pour fleuve, était *àur* [hiéroglyphes], en copte ιαρο; et ce nom, on l'appliquait même au Nil. Dans plusieurs dialectes sibériens nous rencontrons, pour désigner „fleuve", le mot *iára* et même *birá;* et l'ancien Oxus, aujourd'hui Amou, célèbre pendant ces dernières années par l'audacieuse entreprise de la conquête de Khiva, est nommé actuellement dans le pays *Amou-daria*, „fleuve" Amou. En arabe, *bahr* veut dire grande rivière, ou la mer; en assyrien *nahr*.

Arbre.

En tupi, les arbres plus remarquables, *ambaíba*, *apeí-ba*, *copaú-ba*, *jato-bá*, *cuiei-ba* etc., finissaient par la syllabe *ba*. Or, *ba* en égyptien signifiait justement arbre, sous les hiéroglyphes *bbáa* [hiéroglyphes] et *bà* [hiéroglyphes]; en copte, ⲃⲱ.

* Montoya préfère cependant donner à *paraná* (grande rivière) l'étymologie de „parent de la mer".

** On disait aussi *iar*. V. Brugsch, *Wört.*, p. 235.

Feuille, Robe.

En tupi, le mot *oba* servait à désigner feuille, et aussi habillement. En copte, nous rencontrons ⲱⲃ et ⲓⲱⲃ, lactuca; et nous trouvons aussi, pour désigner feuille et habillement, deux mots qui se ressemblent, ϭⲱⲃⲉ ou ϫⲱⲃⲓ, folium, et ⲥⲱⲃⲓ ou ⲥⲟⲃⲉ, fimbria.

En arabe *robe* (de femme) *t'ôb*.

Roi, Esclave.

Le mot copte ⲟⲩⲣⲟ, de l'égyptien *ur* , signifiait roi. Ce nom était presque le tupi, pour désigner l'aigle royale et autres oiseaux analogues, *uru*, *uru-tinga* etc.

L'esclave, en égyptien *beke* , en copte ⲃⲱⲕ, en tupi *bohú-rea* (bugre).

Ouverture, creux.

En tupi *peká;* en égyptien aussi *peḳa* .

Ame.

En tupi *ang;* en copte ⲟⲛϩ; en égyptien *ānx* , la vie.

Les nombres.

Nous dirons encore deux mots sur les nombres. Ceux vraiment fondamentaux des Tupis étaient très-restreints, comme cela a lieu aussi chez quelques peuples nomades sibériens ou mongols.

Anchieta ne donne aux Tupis que quatre nombres fondamentaux, et Lery ajoute le nombre cinq; toutefois le mot pour désigner celui-ci *(oyé-nandi)* paraît plutôt déjà composé du premier nombre *(oyé-pé)*.

Or, l'unité était désignée parmi les Egyptiens par les mots *uā*, *uāu* ou *uāuti*; en copte ⲟⲩⲱⲧ, ⲟⲩⲁⲧ, ⲟⲩⲁⲁ, ⲟⲩⲉⲉⲓ et l'ordinal „primus" par ϩⲟⲩⲉⲓⲧ, en égyptien *heye-ti*, en persan *yehat*, en arabe *uāhhéd*, en kottique sibérien *huspâs*, en hongrois *egygyed*.

Pour le nombre deux, en tupi *mocoi* nous trouvons en hongrois *mashódik*, secundus.

Nous renvoyons au chapitre suivant tout ce que nous avons à dire à propos des similitudes qu'il y a entre les mots *tangapema* et *yatagan*, le coutelas, dans l'arabe égyptien.

Nous terminerons en présentant encore les notes suivantes sur plusieurs verbes et adverbes où les ressemblances sont par fois frappantes.

Verbes.

	Tupi	Copte	Egyptien
Aller, naviguer	*atá**		*åta*
Battre, frapper	*petéc*	ποτπτ	*petpete*
Dormir	*oker*	εηκοτ	*ket-nu***
Manger	*aú*	ουαμ ou ουωμ	*åm*
Mourir	*manô*	μαου***	
Percer, couper	*hetá*		*hetá*†
Regretter (quelqu'un)	*ahapỹrõ*		*åp-ro*, bénir
Sauter	*pó*	ϥοϭ	
Venir	*yu*		*ei*
Voir	*teçá*		*teka*

* Montoya, *Tes.* f. 70.
** Brugsch, *Wört.* p. 1682.
*** En hongrois *halomány*, la mort.
† Le foret.

Adverbes.

	Tupi	Copte	Egyptien
Beaucoup	*cetá*	ⲁⲧⲁ, multitudo	
De côté	*iky*	ⲓⲥⲕⲉⲛ, ad ripam	
Toujours	*cetê*		*Zaa-tet**
Utinam	*amô*	ⲁⲙⲟⲓ ou ϩⲁⲙⲟⲓ	
Voilà	*tequenó***		*tekennu*

MOTS ASSYRIENS.

Nous rencontrons dans la langue assyrienne les sons *ita*, *itat*, *itati*, *itatu*, pour désigner „mur“. Cela rappelle bien les mots tupis *ita* et *itati*, pour désigner „pierre“ et „pointe de pierre“. Aussi les noms *epiri*, terre, *ipiri*, excavation, *ibiça*, désert de sable, ne rappellent pas moins le radical tupi *ibi*, terre, et le mot *ibicui*, désert de sable. Celui de *tapuia*, avec lequel les Tupis désignaient leurs ennemis, ne manque pas de rapport avec l'assyrien *aibui*, ennemi, précédé de la préformante agglutinée, ou article défini tupi *T*.

Nous ne parlerons pas des mots *izzuru*, oiseau, *kakkadi*, tête, et *temu*, loi; puisque la ressemblance

* „Jusqu'à l'éternité“, Bunsen, I, 316. Eternité *tét* ou .
** Montoya, *Tes.* fol. 382 verso.

n'est pas assez grande avec les équivalents tupis *guirâ*, *akan* et *tecô*; mais nous ne pouvons nous abstenir de remarquer que nous étions très frappés, quand nous avons rencontré les mots tupis suivants, donnés comme noms propres assyriens; savoir: *Aracatu*, *Assu*, *Hussu*, *Itu*, *Kibaba*, *Ubira*, *Urú* et *Urussú*. Celui de *aratu*, qui signifie „peur" en assyrien, appartient, chez les Tupis, à une espèce d'écrevisse. Les noms propres mentionnés seraient-ils d'origine accadienne?

MOTS ACCADIENS.

Dans cette langue nous avons *ibira* (qui rappelle l'*ubira* d'en haut) avec une signification incertaine. En tupi *ubira* ou *ibira* signifie arbre.

Le mot accadien *taq*, pierre, paraît de la même source que ses équivalents en turc, en tupi, en égyptien et en quelques dialectes sibériens.

Aussi, en accadien, la pluie était appelée *Aan* (eau du ciel, *a-an*, eau de Dieu): en tupi nous avons le mot *amân*, pour désigner la même idée.

MOTS TURCS ET HONGROIS, etc.

Nous avons du turc, en outre du même mot *tásh* تاش, pour désigner pierre, bien analogue au tupi

ita, le mot *tutun*,* ressemblant au *p'tun*,* dont nous parlerons plus loin; et nous avons encore le mot *ary*, abeille, ce qui s'approche bien du tupi *eirú* ou *eiry*. De plus, le mot *usun*, long, qui se rencontre aussi dans la langue koibale et la karagassienne,** et qui correspond à l'assyrien *zuhuzú* et au hongrois *hoszszú*, se trouve dans le tupi sous la forme de *ussú* et l'acception de grand. Ce mot se trouve encore dans plusieurs langues finno-ougriennes,*** sous les formes de *kuz* (syrjanien, perm. et votj.), et *kūza* (cer.), *kosä* (vog.). Ajoutons ici que les mots mentionnés correspondant à „pierre" et „abeille" sont presque les mêmes dans la langue koibale et la karagassienne, savoir *tás*, *tais*, et *ar*, *ára*.

MOTS BASQUES.

Le mot *erlea*, pour désigner l'abeille, rappelle un peu le tupi *eirú* et le turc *ari*. On dirait aussi parents des tupis correspondants, les mots *u*, „eau"; *ugaratu*, naviguer (en tupi *igára*, canot); *otoitzù*, en tupi *ayçuú*, mordre, etc.

En présence de ces simples mots, nous n'hésitons pas à nous associer à l'opinion du prince

* Dans ces deux mots l'u a la prononciation française.

** V. Alex. Castrén, „*Versuch*" etc., St. Pétersb. 1857.

*** Dr. O. Donner, *Vergleichendes Wörterbuch der Finnisch-Ugrischen Sprachen*, Helsingfors, 1874, §. 74, pag. 22. Voir aussi Gyarmath, *Affinitas Linguae Hungaricae*, Göttingen, 1799.

Lucien Bonaparte, comptant le basque parmi les langues touraniennes.

MOTS ARABES.

Pour ce qui regarde l'arabe, nous nous contenterons de rappeler ici l'existence du mot *yatagan*, équivalent au tupi *tangapema*, et des autres que nous avons cités en divers endroits; de plus, nous devons signaler encore l'existence du mot *qaraa*, dans la langue arabe* d'Alger, de Tunis et du Maroc, pour désigner une courge. Au Brésil, tout le monde connaît le *cará* (Dioscorea cara), racine tubéreuse, comme la courge.

ETYMOLOGIE DU MOT „GUARANI".

Nous ne trouvons pas, dans la langue tupi même, une étymologie satisfaisante pour le mot *guarani* ou plutôt *guaryny*, qui voulait dire guerre, guerrier.

En cherchant cette étymologie dans l'antiquité asiatique, nous avons vu cité** le mot *tarhuani* signifiant soldat. Si l'on vient à confirmer l'existence de ce mot dans le vocabulaire d'une nation des plus guerrières, avant les Grecs, il ne serait pas étonnant que quelqu'autre peuple, et dans ce nombre celui d'où nous croyons que viennent les

* Voc. de Marcel, pag. 46.
** Voir *Zeitschrift d. m. Ges.* vol. 26, p. 673.

Tupis, eût adopté aussi ce nom, de même que, de nos jours, des pays de langues bien différentes entre elles, ont adopté aussi, non seulement le même mot soldat, mais ceux de canon, artillerie etc.

En nous rappelant que la langue Tupi a tant de mots empruntés du grec, il ne paraitra pas même étrange de chercher une autre étymologie du mot *guaryny* dans le grec ἄρειος, ον; le brave, le guerrier.

En peu de mots: toutes les analogies de langage* que nous avons réussi à présenter dans ce chapitre, ne peuvent que montrer l'existence de rapports entre les deux continents, et la provenance de l'ancien monde des Tupis d'Amérique; puisqu'il est certain que la parenté dans les mots, comme entre les individus, implique toujours la descendance d'un ancêtre commun.

En nous proposant d'arriver à confirmer encore ce fait davantage et à indiquer plus loin quel aura été ce peuple dont descendaient les Tupis, nous croyons qu'il reste déjà acquis qu'il n'est pas possible d'admettre, pour expliquer des faits philologiques, l'hypothèse des peuples américains envahissant jadis l'Europe ou le nord de l'Afrique.

* Language, shows the connexion between nations *widely* separated, leads us back beyond traditiou into the obscure past, . . . points towards the origin of peoples, serves as a guide in following the radiation of races from common centers" (H. H. Bancroft).

CHAPITRE TROISIÈME.

Analogies entre certains usages, certaines industries et certaines idées.

Les analogies entre la langue tupi et quelques-unes du monde ancien, présentées par la philologie comparée, sont accompagnées de nombre d'autres, qui, quoique étrangères à la linguistique, sont cependant très d'accord avec ce qu'elle nous dit. Nous commencerons par celles qui nous semblent d'une nature plus intuitive, nous réservant de traiter dans le chapitre suivant tout ce qui a rapport aux idées de religion et de superstition: de *Tupan*, de *Sumé*, des *Pagés*, des *Maracás* et de l'oiseau nocturne correspondant à la chouette des Athéniens.

Dans le vieux continent ce sera l'Egypte le pays préféré pour nos comparaisons et rapprochements. Nous sommes convaincu, qu'à une même époque donnée, les armes, les inventions et les industries d'une importance générale, auraient été autrefois presque identiques chez tous les

peuples civilisés, en rapports fréquents entre eux; de même que nous voyons actuellement dans les pays plus avancés, malgré de grandes différences de moeurs, de religion etc., à peu près les mêmes grandes industries, les mêmes armes, les chemins de fer, les télégraphes, la photographie etc. Nous recourrons donc à l'Egypte, parce que, grâce à ses monuments, à ses hypogées et surtout à son climat essentiellement conservatif, c'est le pays qui nous a procuré aujourd'hui les modèles dont nous avions besoin. Et ce n'est que par des circonstances fortuites que ses anciens habitants se trouvent liés aux Tupis, par des rapports de parenté de langue, comme le montre l'identité d'un grand nombre de mots, et comme nous l'expliquerons mieux au dernier chapitre de cet opuscule.

Cette prévention faite, nous entrons en matière.

Les Canots.

Nous avons dit que c'est à la supériorité de leur marine de guerre (de canots) que les Tupis avaient été redevables de leurs victoires sur un grand nombre de peuplades de l'Amérique orientale.

Or, les canots des Tupis, désignés, comme nous l'avons vu, par des noms ressemblants à ceux

des Egyptiens, n'étaient qu'une fidèle copie des anciens pentécontores des Phéniciens, des Grecs et des Perses. On trouve encore, dans un tombeau de Kom-Ahmar, le dessin d'un de ces canots égyptiens, dessin que Sir Gardner Wilkinson a reproduit dans son remarquable ouvrage* sur l'ancienne Egypte: en outre, les médailles perses, tyriennes et athéniennes nous en donnent aussi les modèles, quoique sur une plus petite échelle.

En contemplant les canots gravés sur les sarcophages égyptiens, qui se trouvent dans les collections des grandes villes d'Europe, nous avons cru y voir représentés de vrais canots des Tupis: cela nous arriva encore tout dernièrement en présence du sarcophage, en granit gris traversé d'un filon rose, de l'erpaha Anhurnecht, trouvé à Samenut, et aujourd'hui dans le petit Belvédère de Vienne.

Nous en dirons autant à propos de certains bateaux dessinés sur les papyrus. Souvent ils sont peints de diverses couleurs, ainsi que les pagaies, comme c'était le cas parmi les Tupis avec leurs canots de guerre pentécontores.

On voit le plus souvent, chez les Egyptiens, les rameurs assis; mais quelquefois ils sont aussi debout, comme il était plus fréquent chez les Tupis,

* *Manners and costums of ancient Egyptians*, Vol. III, pl. 372 p. 205.

où les rameurs étaient aussi des guerriers et devaient être prêts à faire usage de leurs pagaies ou avirons comme de casse-têtes. En tout cas, dans les hiéroglyphes, le rameur est représenté debout, même dans le déterminatif du mot *tepi* ou nautonier. Nous rencontrons aussi les rameurs debout et ressemblant à s'y méprendre à des Tupis, dans le canot du prince Mourhet, dont Osburn* nous a donné un magnifique dessin, où l'on voit distinctement, en grand, la même forme hiéroglyphique des pagaies, analogues en tous points à celles des Tupis.

Peri.

Si les Egyptiens employaient le papyrus pour en faire des petits canots, quelques Tupis, les Caités surtout, faisaient usage pour le même but d'une plante également aquatique et de la famille des cypéracées, bien connue au Brésil, la *Malacochaete riparia* (Nees). On en faisait des canots de telle grandeur qu'ils étaient quelquefois montés par dix et douze hommes, et pouvaient suivre par la grande mer le long de la côte, lorsqu'il s'agissait de surprendre des ennemis. **

* *The monumental history of Egypt.*, 1854, I, 460.
** Gabriel Soares, I, 19.

Le mot *peri*,* dont les Tupis se servaient pour désigner cette cypéracée américaine, ou espèce de papyrus, était en même temps un mot égyptien. En copte (пepı) correspond à „cibus, esca"; en hébreu et dans quelques autres idiômes sémitiques „fruit"; en égyptien *pir*,** fruit, nourriture. Nous savons que les Egyptiens se nourrissaient du papyrus, et il est bien possible que la cypéracée *peri* servit de première nourriture aux émigrants, leurs amis, qui la rencontrèrent en plus grande abondance dans le nouveau pays, avant d'avoir fait la découverte de la farine de manioc. Cette grande découverte d'une racine vénéneuse, qu'ils ont su convertir en un aliment très-substantiel et plus durable que le blé et le biscuit actuel, constitue un argument de plus en faveur de l'idée que le peuple qui en fut l'auteur, faisait usage d'aliments analogues à ceux des anciens Egyptiens. Or, ceux-ci, selon Diodore et Hérodote, s'alimentaient presqu' exclusivement, outre de papyrus et d'oignons, de certaines confections des racines du lotus et de la colocasse; et l'usage fréquent de semblables aliments, introduit sans doute par eux, nous donnera un argument de plus en faveur de leur origine la plus problable, iden-

* Appelée aussi, avec réduplication, *periperi*, quand il s'agissait d'une grande quantité. Voir le Chap. VII.

** Brugsch, p. 478.

tique à celle des ascendants des Tupis, comme nous dirons dans le dernier chapitre de cet essai.

La fabrication de la farine dont les Guanches faisaient usage dans les Canaries, farine faite avec les racines d'une fougère, la *Pteris aquilina*, indiquerait aussi l'intervention, pour obtenir cette industrie, du même peuple qui, au Brésil, a réussi à inventer la fabrication de la farine de manioc.

Armes de guerre.

Nous rencontrons un autre rapprochement entre les Tupis et les anciens Egyptiens, dans leurs armes de guerre.

Une épée en bronze, trouvée à Thèbes par Passalacqua, et que l'on montre dans le musée de Berlin, ne diffère presque pas, quant à la forme, des *tangapema* des Tupis, espèce de hache-massue semblable à celle que les Egyptiens avaient même adoptée comme hiéroglyphique. Ce mot tupi se rapproche bien de celui de *yatagan*, donné encore au coutelas dans l'arabe égyptien. Il n'est pas non plus très-différent du mot *attâs*, qui en langue yenisei-ostiaque l'on donne, selon Castrén, au coutelas tongouse. A Thèbes aussi, on a trouvé des arcs de plus de cinq pieds de longueur,

comme ceux des Tupis, et bien des dessins montrent que, d'abord, les Egyptiens pour tirer, en appuyaient une pointe sur le sol, comme les Indiens. Le raccourcissement de l'arc a été une modification plus moderne.

On a aussi rencontré à Thèbes des flèches de guerre en roseau, semblables à celles des Tupis, avec du bois lourd à la pointe, pour les rendre plus pesantes et frapper avec plus de force en atteignant leur but. Les Tupis désignaient leurs flèches par le mot *uibá*: en égyptien nous avons *bán* [hieroglyphs] et aussi *uā* [hieroglyphs], espèce d'arme pointue.

Les Tupis connaissaient aussi l'usage d'empoisonner leurs flèches pour les rendre plus meurtrières, et leurs blessures presque incurables. Cet usage avait déjà donné, à plusieurs grands observateurs, de forts soupçons qu'il ne pouvait avoir été introduit que pendant une époque de raffinement de civilisation, de laquelle seraient retombés ceux qui en faisaient usage en Amérique.

Flûte double.

De différents textes coptes où l'on a trouvé le mot **Τωρε**, on a réussi à déduire qu'il se rapportait, tantôt au chant ou à la musique, tantôt à une plante que l'on a cru être le saule. Toutefois

un lexicographe moderne de la langue copte ajoute encore, avec des points d'interrogation, quatre autres significations, savoir: „*ascia? securis? malleus? remus navis?*

Eh bien: en interrogeant les Tupis de l'Amazone, nous trouvons chez eux le même mot, écrit précisément avec les mêmes lettres: *tôré.*** C'était leur flûte de plus d'un tuyau, et, par conséquent, l'*αὐλός* des Grecs, qui donnaient même le nom de *αὐλητικός* à un certain roseau (orchomenus), dont on se servait pour la faire. Les Tupis de l'Amazone supérieure avaient quelquefois cet instrument muni de quatre ou cinq tuyaux, ce qui rappellerait déjà la flûte de Pan. Toutefois, ils avaient probablement reçu ce perfectionnement plutôt du Pérou, de la flûte aux *yaravîs* des Quichuas.

Ainsi, nous croyons résolu par cet autre rapprochement, la signification,*** dans bien des passages, de ce mot **Τωρε**. C'était probablement le nom de la flûte double; le mot aurait été employé quelquefois dans le sens figuré, en s'appliquant à

* Comparez ici le mot égyptien *turâ-t.* Brugsch, *Wört.* p. 1581.

** Montoya (*Tes.* fol. 397 v.) donne à ce mot une autre signification: „voz desentonada"; et dit que *mburé mburé* signifiait (p. 217) une espèce de trompette.

*** Nous rappellerons encore ici un autre mot égyptien, dont la langue tupi pourra indiquer la signification. C'est le mot *sĭb.* *Ciba* en tupi voulait dire le devant de la tête (front) d'un animal. *Cĭbatĩ* se disait du cheval *frontino* (Tes. p. 115).

certaines tiges creuses dont on faisait l'instrument. Par cette figure on désignait probablement plutôt quelque roseau ou sureau *(sambucus)* qu'un *salix*.

Flûte simple ou *Mŷmbĭ*.

Ce que nous disons du *tôré* des Tupis, nous l'appliquons aussi à leur *mŷmbĭ*, ou flûte simple. Celle-ci, chez les Tupis, était généralement faite d'un os (le tibia) de quelqu'animal, ou même d'un homme; dans ce dernier cas ce n'était jamais que d'un ennemi. C'est ce qui se passait également en Béotie; en outre, ce qui est plus singulier, c'est que le nom copte **ⲥⲏⲃⲉ** ou **ⲥⲏⲃⲓ**, de même que celui des hiéroglyphes qui répond à la même flûte simple, savoir *sebá*, veut dire *tibia*, nom qui aussi en latin s'appliquait à la flûte simple.

Tambours.

Puisque nous parlons d'instruments de musique, n'oublions pas de dire que nous trouvons encore un autre rapprochement, entre les usages des Tupis et ceux des anciens Egyptiens, dans la forme des tambours allongés. Comme ceux de l'Egypte sont bien connus, nous nous bornerons à présenter ici un dessin de ceux des Tupis:



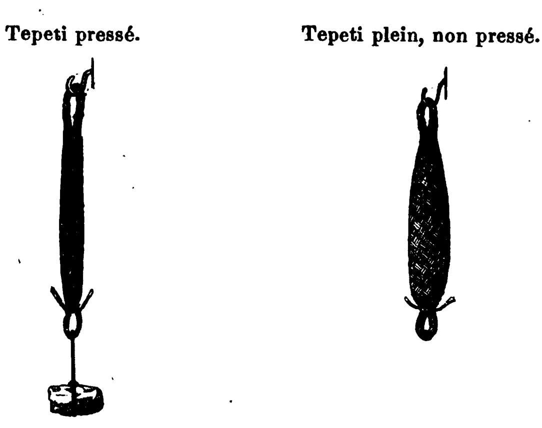
Tepeti.

Nous croyons posséder encore aujourd'hui au Brésil, dans bien des maisons à la campagne, un outil importé de l'industrie de l'ancien continent, et dont l'Egypte nous a transmis le modèle. C'est le pressoir du manioc, connu sous le nom de *tepeti.** Figurons nous donc un sac en jonc, étroit et long, dont le diamètre soit d'un vingtième de la longueur, se retrécissant aux deux extrémités, dont l'une est fermée. Le tissu en est tressé de manière à le rendre bien élastique et à lui donner une grande facilité pour se raccourcir; bien entendu qu'en se raccourcissant il augmente beaucoup de diamètre. Ainsi un sac de 7 $^1/_2$ palmes de long et d'une de circonférence quand il est vide, se raccourcit lorsqu'il est rempli, et devient de 5 $^1/_2$ palmes de long sur 1 $^1/_2$ à peu près de circonférence. Introduite dans ce sac, la pâte de la racine du manioc rapée** d'avance à l'*urupema*, le cylindre qui avait grossi en se raccourcissant, cédant à la force d'un grand poids que l'on suspend à sa partie inférieure, commence à s'allonger et à exercer une pression sur toute la pâte, de manière à l'égouter entièrement, la laissant après en état d'être mise au four.

* *Hibichet* parmi certains Indiens de l'Amérique septentrionale, qui auraient sans doute reçu du sud cet outil et l'usage du manioc.

** *Égragée* c'est le mot dans les anciennes colonies françaises.

Or, on voit à Beni-Hassan un cylindre semblable en jonc, employé comme pressoir de raisins, et on ne pourrait bien le comprendre si le tepeti du Brésil ne nous venait pas en aide. Et il est certain que le pressoir peint à Beni-Hassan a les mêmes dimensions que les tepetis du Brésil, ainsi que l'on peut s'en convaincre en comparant, sur le dessin égyptien, l'outil avec la taille des hommes qui en font usage. Pour que les Egyptologues puissent mieux saisir l'importance de ce rapprochement, nous donnons ici le dessin du tepeti du Brésil, et nous les engageons à le


Tepeti pressé. Tepeti plein, non pressé.

comparer avec celui de Beni-Hassan, que Sir Gardner Wilkinson a reproduit dans la planche 140 (vol. II, p. 153) de son ouvrage. Le mot tepeti même sonne à notre oreille comme bien

des mots égyptiens; et il y a encore la circonstance que, en copte, τεnε veut dire *tegumentum*, c'est-à-dire un corps réticulaire, comme l'est le tepeti, et comme devait être le pressoir dessiné à Beni-Hassan.

Le mot *urupema* même paraît dénoter une origine égyptienne: *Horb* (ϩopϐ) en copte veut dire „confringere", déchirer; opϐ, constrictum tenere; en égyptien *arb*.

Paniers.

Un autre article de l'industrie des Tupis qui nous les rapproche beaucoup des temps primitifs de l'ancienne Egypte, sont les petits paniers en joncs ou brins de roseaux, très-bien tressés et peints de différentes couleurs assez vives, exactement comme quelques-uns que l'on voit dans le musée de Boulaq, en Egypte, appartenant à une époque d'environ trois mille ans avant notre ère.

La Céramique.

Nous avons toujours trouvé non moins frappante la ressemblance qu'il y a entre les formes et la qualité des objets de poterie des Egyptiens et de ceux fabriqués encore de nos jours, avec la même habileté céramique, par les descendants des Tupis. Quelques-uns des vases sont rouges,

enduits d'un vernis obtenu de certaines résines, les autres peints avec des ornements et dessins de lignes en zigzags, en méandres, en chevrons, des arabesques, des grecques, des damiers, etc. et d'autres enfin sont blancs, à peine cuits, destinés à rafraîchir l'eau au moyen de la transsudation et de l'évaporation. Tout cela est bien différent de ce que l'on rencontre chez les vases des poteries grecques ou romaines, d'époques postérieures.

Linition des cheveux.

Nous croyons aussi que l'usage chez les Tupis d'huiler les cheveux ne leur est venu que de l'ancien continent. En effet, cette coutume paraît être plutôt une invention des habitants de quelques pays secs que de ceux d'une contrée tropicale et humide, où les cheveux tout simplement lavés se conservent luisants. Les Russes et les races tatares, mongoles et sibériennes, encore de nos jours, abusent des pommades et huiles pour les cheveux.

Animaux domestiques.

Un autre usage que nous ne pouvons attribuer qu'à une tradition légèrement altérée c'est celui qu'avaient les Tupis de respecter et de ne jamais

tuer les animaux et oiseaux domestiques ou créés dans leur maison.

Ne pourrions-nous pas voir dans le respect des Tupis pour leurs animaux domestiques un héritage de leurs ancêtres, qui auraient respecté avant tout leurs animaux domestiques sacrés?

Le buccin, trompe.

Un autre rapprochement des usages des Tupis avec ceux des Anciens se trouve dans l'emploi des buccins comme trompes. Tout le monde connaît les trompes des Tritons. Les Tupis faisaient usage pour le même but d'une grande coquille avec la même forme, celle des *tapaçû* ou *uatapû* (*Ampularia Gigas* de Spix).

Mets aux morts et vengeances sur les cadavres ennemis.

Les souvenirs de la vénération des anciens pour les cadavres des leurs sont arrivés jusqu'à nous. On sait même positivement des Egyptiens qu'ils leur donnaient des vivres pour le voyage pour l'autre vie. Les Tupis faisaient de même. Les lamentations des femmes et autres plaintes funéraires étaient à peu près identiques. Aussi, il paraît que ce fut un héritage de leurs devanciers toutes les hostilités sur les cadavres de leurs

ennemis, envahissant leurs cimetières, brisant les crânes etc. On se rappellera sans doute les outrages faits par Cambyse, roi de Perse, après la prise de Saïs, à la momie d'Amasis, qu'il fit battre de verges et percer de coups d'aiguille; et les insultes, que, après la prise de Thèbes, il prodigua à celles de sa femme et à d'autres tombeaux.

Vanités.

Les anciens Tupis ne donnaient qu'à eux-mêmes le nom de véritables hommes „*Aba-été*“. Pour les colons européens, ils réservaient le nom de *Mbae-abá*, chose homme ou comme homme; et de là est venu le nom *emboába*, et non pas de l'origine qu'on lui a attribuée. Or, nous savons par Hérodote que les Egyptiens aussi ne donnaient qu' à eux-mêmes le nom de *Pi-romis*, „Les Hommes“.

Quand les Tupis sacrifiaient un ennemi, le sacrificateur prenait pour cela un nouveau nom, et se décorait le corps avec des incisions ou des tatouages pour en perpétuer la mémoire. C'était encore un usage de l'ancien monde. Cet usage a été expréssément défendu aux Hébreux, dans le Levitique par ces mots: * „Vous ne ferez point d'in-

* „Et super mortuo non incidetis carnem vestram, neque figuras aliquas aut stigmata facietis vobis.“ Chap. 19, v. 28.

cisions en votre chair, à l'occasion de quelque mort; et n'y tracerez de figures ou de caractères inéffaçables.“

Saumaquis.

Il y a une autre analogie entre les usages des Tupis et ceux des peuples de l'ancien continent dans ces monticules de coquilles qu'ils nous ont laissés sur les côtes, et que l'on connaît au Brésil sous le nom de *Saumaquis.*

A de certaines époques de l'année, les Tupis Faisaient de grandes provisions de testacés, et, si quelques-uns des leurs mouraient pendant qu'ils faisaient ces récoltes, ils les ensevelissaient au milieu des coquilles des mêmes Saumaquis. Or, de semblables monticules de coquilles (du *murex brandaris*) se trouvent encore dans les îles de la mer Egée. On les attribue aux Phéniciens, pour en tirer la „pourpre des îles“; mais nous verrons qu'aux Phéniciens, dans ces entreprises, était uni un autre peuple, dont les Tupis auront hérité le même usage, pour faire provision des mollusques.

Type.

Les types des figures que l'on rencontre, soit comme statues, soit gravées sur les monuments ou stèles à figures coïlanaglyphes, soit dessinées sur

des papyrus, sont bien ressemblants à ceux des races mongoles ou sibériennes brunes, et à ceux des Tupis, même par les oreilles, généralement grandes. Ces figures sont toujours sans barbe, et empreintes d'une certaine tristesse; les épaules sont larges, les jambes sèches, les hanches peu prononcées, de sorte que l'on distingue les étrangers, par l'addition ou le manque d'un de ces caractères distinctifs. La différence est tellement accusée que l'on dirait que souvent les artistes la présentaient avec un certain sarcasme à l'adresse des étrangers, sarcasme du reste parfois bien spirituel.

Les Egyptiens, bien souvent presque nus, n'ont de cheveux qu'à la tête, en partie rasée, et l'on a prétendu qu'ils portaient tous des perruques. Cependant leurs coiffures (étudiées surtout d'après les figures coïlanaglyphes coloriées, qu'on voit dans les musées), avec leurs chevelures noires, épaisses et luisantes, larges par derrière et coupées sur le devant, même quelques-fois rasées en partie, ressemblent tellement à celles des Indiens Tupis que l'on arrive a être tenté de croire que (tout en admettant la possibilité qu'il y ait existé des Egyptiens qui portaient des perruques, tels que les prêtres, qui, d'après le rituel, devaient être rasés) un grand nombre de ces coiffures, que l'on voit

même sur la tête des travailleurs de la classe la plus infime et naturellement trop pauvre pour acheter des perruques, n'étaient que leur chevelure, quoique rasée en partie, comme celles des Tatars de nos jours.

Les chefs tupis avaient aussi comme ornement de la tête, également rasée en partie, leurs perruques faites de plumes d'oiseaux; ils les appelaient *acangatare*, et des tresses composées de ganses de coton tombaient sur leurs dos, d'une manière tout à fait analogue à celle des perruques artificielles égyptiennes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Analogies dans certaines superstitions.

Passons à présent aux superstitions des Tupis, et à leurs analogies dans l'ancien continent.

Sumé.

Nous commencerons par le célèbre *Sumé*, dans lequel les traditions des premiers colons européens, au commencement du XVI[e] siècle, prétendirent voir la présence de l'apôtre des Indes, St. Thomas (en portuguais Thomé), ce qui nous a donné le sujet d'une légende en style oriental*; mais, au point de vue historique, nous avions déjà fait en 1854 la remarque que la tradition, dans le fond, devait être venue d'un autre pays avec les envahisseurs Tupis, et n'a pas du avoir été inventée sur le territoire du Brésil. Sauf peut-être en ce qui regardait la farine du manioc, qui paraît être une

* *Sumé lenda mytho-religiosa americana,* por um Indio Moranduçára etc., Madrid 1855.

invention spéciale de ce pays, elle avait accompagné les envahisseurs dans les Antilles, à Cuba et à Haïty, sous les noms de *Cemi*, *Tzemes* et *Cimi*; dans la dernière île avec un grand nombre d'idoles de bois et de pierre, et mille superstitions.

Les rapprochements avec les déesses Thmé, de la justice, et Tmán, de la nature, sont impossibles.

La tradition disait *Sumé* du genre masculin, et même barbu, ce qui pourrait bien provenir de quelque mauvaise interprétation de l'explication relative au prolongement ou à la pendeloque du menton de l'idole.

Il est cependant question, parmi les Egyptiens même, d'un dieu incertain *Smot.* Si c'était un dieu seulement des étrangers, il pourrait bien être celui des ascendants des Tupis.

Tupan.

Topan ou *Tupan* était le nom par lequel les Tupis désignaient la foudre, et aussi un être méchant invisible dont le prisonnier Hans Staden fut une fois chargé d'apaiser les colères par ses prières.

On pourra y voir un souvenir des anciens Egyptiens, soit dans leur mot *To-Pan*, le Pan de la patrie, le même Pan égyptien, appelé aussi *Khen*, auquel toute l'Egypte rendait hommage,* et qui

* Jablonski, P. I. p. 281.

correspondait à Jupiter (et par conséquent ayant rapport avec la foudre), soit dans le terrible „être malin“ nommé *Typhon.*

Les Egyptiens, dit Plutarque dans le Traité d'Isis et Osiris, s'efforçaient d'apaiser ce mauvais génie par des sacrifices. Lorsqu'ils „ne pouvaient réussir, ils le chargeaient d'opprobres et l'accablaient d'invectives“. Les Tupis, dans leur fureur pour quelque contrariété, tiraient également des flèches contre le ciel.

On sait que les Grecs et les Latins eurent aussi leur Typhon, et quelques-uns d'entre eux transformèrent ce nom en celui de Typhée.

D'après Diodore et Apollodore, Typhon serait enseveli dans l'Etna, d'où il lance des feux. Ovide* ajoute qu'il se réfugia en Egypte; et dans ce pays, selon le récit d'autres écrivains, les prêtres l'ont noyé dans la lagune Syrbon, dont les vapeurs malfaisantes nuisaient souvent à la santé des habitants de Péluse. On dirait plus justement, que la civilisation avait fait des progrès, et que l'être malin avait été remplacé par d'autres divinités, plus en rapport avec le degré de culture du peuple déjà moins barbare.

Les missionnaires au Brésil ont adopté le nom de Tupan, pour désigner aux Tupis le mot *Dieu.*

* Métam. livr. 5.

Il serait donc bien singulier qu'ils eussent justement choisi un nom, qui, d'après ce que nous venons de voir, pourrait bien plutôt s'appliquer au *Diable*.

Pagé.

Les *Pajés* ou *Pagés*, prêtres tupis, nous offrent encore de remarquables analogies avec ce que nous connaissons des Egyptiens. Les *Pagés* étaient aussi des médecins, ce que nous savons avoir été également le cas chez les prêtres de Sérapis à Canope. En copte, nous rencontrons le mot **ⲡⲁⲓϣⲉ** avec la désignation de „sanatio, remedium morbi“.

Pakse,* encore en copte, était un nom d'homme; **ⲟⲩⲉⲃ**, celui des prêtres; **ⲁϫⲱ** voulait dire magus, prophète, et **ⲟⲩⲉⲉⲃ**, sanctus. En égyptien, *pa*, signifiait ancien, ancêtre.

Mbaracá ou Maracá.

Dans leurs fêtes et sacrifices les Tupis faisaient usage d'une espèce d'instrument de musique avec un son analogue au sistre des anciens. Il était formé d'une calebasse remplie de petites pierres, garnie d'un manche qui servait à la secouer.




* Tattam, p. 372.

L'usage d'un tel instrument dans des occasions solennelles est déjà, par lui-même, un nouveau point de rapprochement entre les Tupis et les anciens. Mais, outre cela, nous croyons très-possible que la forme de ceux dont les Tupis se servaient ne serait qu'à peu près la primitive dans l'ancien continent. Nous en avons une preuve dans la figure d'un sistre égyptien très-ancien, qui se trouve au musée de Berlin,* et que nous croyons être un véritable représentant de la transition vers les autres en bronze et plus connus. Du reste, le sistre d'Anubis a la forme d'un sphéroïde, comme les *maracás* des Tupis que l'on peut aussi comparer au rhombe de Clatra.

Un instrument semblable aux *maracás* des Tupis était aussi en usage chez les Mexicains** sous le nom de *ayacaztli*, et quoique nous ne trouvions dans le copte d'étymologie pour ce mot, l'usage seul aide à fortifier les inductions que nous avons présentées dans un autre chapitre.

Le nom *maracá* rappelle du reste celui de *matraca*, espagnol et portugais, mais d'origine orientale, donné également à une espèce de *crotalum* ou

* On peut voir le dessin dans l'ouvrage de Sir Gardner, II, 327 A notre avis, les deux espèces de jouets d'enfants, que l'on voit à Thèbes dans un dessin également reproduit par Sir Gardner, II, 257, ne son que des sistres ressemblant au maracá.

** Voir *Hist. de los triumfos . . . . en Nueva España*, par le P. Andres Perez de Ribas, Madrid 1645, p. 739.

cymbalum en bois, et aussi employé dans les fêtes religieuses, et dont on fait usage dans les églises catholiques pendant la semaine sainte. C'est la crécelle, dite en latin *crepitaculum*, en italien *raganella*, et en allemand *Ratsche*, remplacée dans quelques églises par le *Kläpperchen.*

Nous croyons que le nom copte équivalent au latin *sistrum* n'est pas celui que nous trouvons mentionné comme tel, par nombre d'auteurs, c'est-à-dire, le même nom latin écrit tout simplement en caractères coptes. Il paraît plus naturel de préférer le mot de *kemkem*, donné par les lexicographes comme correspondant à *tympanum.* Ce nom se rapproche bien plus des noms *seśeś*, *seśeś-t* et *sexem*, dont les hiéroglyphes ont même un sistre comme déterminatif. Bunsen* avait fait connaître pour le sistre, en égyptien, le mot onomopaïque *sexsex.* En tout cas, le nom égyptien ne manque pas de ressemblance avec celui de *chichikué* donné par certaines Indiens de l'Amérique septentrionale, qui, à l'imitation des Tupis ou des Egyptiens, faisaient aussi usage de cet instrument.

Les anciens Egyptiens avaient encore, pour un instrument analogue, les noms de *àb* ou *àb-t* . Le mot *teb* correspondait à l'*adufe* ou *pandero* espagnol.

* *Aegyptens Stelle,* etc. I, 588.

Circoncision.

Nous ne possédons pas de données assez certaines pour pouvoir décider si la circoncision était généralement admise chez les Tupis. C'est un point qui demande encore à être constaté avec précision. Cependant nous savons que les Tecunas, de l'Amazone, au delà de l'embouchure du Javary, ne manquaient pas de pratiquer cette opération sur leurs enfants de l'un et l'autre sexe, comme cela s'est fait en Egypte, et que même c'étaient les mères qui s'en chargeaient.*

Nous ne pouvons voir dans la simple existence de cette opération si extraordinaire qu'un nouvel indice de rapports avec le Brésil d'un peuple de l'ancien monde chez lequel elle se pratiquait.

Oiseau nocturne.

Nous croyons trouver encore un autre rapprochement, entre les usages des Tupis et ceux de quelques peuples de l'ancien continent, dans l'identité de leurs croyances superstitieuses, par rapport à un certain oiseau nocturne.

* Voir les écrits du Rév. José Monteiro de Noronha, §. 140; et de l'Ouvidor Sampaio, §. 212.

On sait que les Egyptiens, et plus tard les Grecs, ont eu une grande vénération pour un semblable oiseau, la chouette de Minerve, que l'on croit être l'*Athena noctua.*

Chez les Tupis une telle superstition existait aussi. Selon Azara, au Paraguay, elle se manifestait à l'égard de l'*ibyáu*, de l'espèce des *caprimulgus*, mangeurs de papillons, que les naturalistes considèrent comme ayant des points de contact avec les hirondelles. Le même Azara entre dans les détails de plusieurs croyances ridicules en rapport avec ce dernier oiseau. Au Brésil, cette superstition se rencontrait également pour celui dont Gabriel Soares se borne à dire que les Indiens le craignaient.* D'autres Indiens du Brésil avaient des superstitions à l'égard du nocturne *Urubutáu,* nom qui signifie „*Urubu-fantôme*". Il est à remarquer que le mot *táu*, fantôme, rappelle bien l'égyptien *utáu* , qui d'après son déterminatif, avait quelque rapport avec „nuit", „obscurité". En Egypte, il existe encore, appartenant à la même famille des *strigidae*, une espèce nommée *giu* (scops giu).

Les anciens Mexicains avaient aussi pour leur hiboux beaucoup de vénération; ce qui offre de leur côté un rapprochement de plus avec l'ancienne Egypte.

* „Com que tem grande agouro", II, 86.

Botoque ou Metára.

Ce que nous avons dit au sujet des sistres ou *maracás*,* et des oiseaux *ibyáus*, nous pouvons l'appliquer encore à un autre usage des Tupis: nous voulons parler des *botoques*, *metáras* ou *mbetáras.*

Nous avons longtemps cru que les ascendants des Tupis, étant un peuple qui possédait une certaine industrie et, par conséquent, une certaine culture, n'auraient jamais pu avoir été les introducteurs d'un usage aussi barbare que celui de se trouer la figure, pour y enchasser de prétendus ornements, et nous avions cru qu'ils auraient adopté cet usage des Barbares vaincus et presque exterminés par eux. Mais, non seulement les Tupis haïssaient trop leurs ennemis, et étaient envers eux trop intolérants pour avoir pu les imiter en quoi que ce fût, mais, en y pensant bien, on ne peut pas trouver plus barbare ni plus extravagant l'usage de ces guerriers de se couper la figure, pour montrer plus de virilité et plus de mépris pour les blessures, que d'autres pratiqués de nos jours à côté des inventions du télégraphe électrique et de la photographie. Il y a encore des hommes, et même dans quelques pays des femmes, qui se font circoncir, et d'autres (parmi les peuples les

* Voir avant, p. 65 et 68.

plus civilisés), qui se trouent les oreilles, pour s'embellir!

Or, nous nous rappelons qu'ayant montré, il y a bien des années, notre petite collection éthnographique tupi à un collègue, le baron de Tecco, envoyé de Sardaigne, savant numismate, voyageur et égyptologue, son attention s'est de suite fixée sur le seul botoque *metára*, en pierre polie verte, des Tupis, qui se trouvait dans la même collection; et il nous a dit qu'on trouvait des pierres semblables en Egypte, sans qu'on eut pu expliquer leur destination. Peut-être faisait-il allusion à ces *uat'* 𓌀, connues dans toutes les collections, et qui sont considérées comme mystiques pour quelque usage funéraire. Or, selon Brugsch, *ūat'* (hiéroglyphié* de différentes manières) désignait aussi une pierre verte. Ne serait-il pas possible d'y voir une *metára* verte?

Nous verrons, dans le dernier chapitre de cet essai, que les habitants voisins des pays d'où nous croyons les Egyptiens originaires, considéraient comme un grand ornement d'avoir des botoques dans leurs figures trouées; ce qui nous fait croire très-possible que les hommes des premières générations sans histoire, dont nous n'avons ni monuments ni hiéroglyphes, qui s'établirent dans la

* Brugsch, *Wört.*, p. 362.

vallée du Nil, portaient encore des *metáras;* mot auquel il serait facile d'attribuer une étymologie égyptienne ou grecque.

Nous allons même plus loin. Nous croyons pouvoir expliquer, par un usage primitif de botoques aux mentons, ces appendicules que l'on y voit, chez les dieux et les rois d'Egypte, et aussi dans les momies des hommes. On se refuse à les prendre pour des tresses de cheveux. Non seulement ils consistent en une seule masse, mais Rosellini a observé que la tête du même individu, dans le même monument, est représentée, tantôt avec et tantôt sans l'appendicule. Il est donc très-possible que, sans la destruction des monuments et des hypogées plus anciens, opérée en Egypte par les rois pasteurs ou Hicsos, nous aurions des preuves plus manifestes de l'origine de cette mode.

Les Mexicains faisaient aussi usage de botoques, connus sous le nom de *tentétles*, uniquement portés à la lèvre inférieure, comme nous le supposons des Egyptiens primitifs. Ces *tentétles* étaient en forme de griffe, avec la courbe en l'air*; et c'était parmi eux un signe de „commandement, de rang, ou d'honneur“.**

* Arch. de la Soc. Amér. de France, 1875, p. 372.

** Ibid. p. 311 et aussi pag. 226.

Cet usage chez les Mexicains, de porter des *tentétles* près du menton, peut bien fournir un double argument en faveur de ce qu'il aurait été un jour suivi chez les Egyptiens, et confirmerait un voyage primitif de quelques-uns de ces derniers jusqu'au Mexique, comme nous l'avons indiqué page 16.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Peuple ascendant des Tupis. Epoque probable de l'émigration. Arrivée aux Antilles.

Mais quel pourrait être ce peuple émigrant, devancier des Tupis, que la philologie comparée et tant d'autres inductions nous montrent en contact si intime, surtout avec les Grecs et les Egyptiens?

Ce furent ses descendants qui se sont chargés de faire la révélation de ce secret; et ce fut précisement depuis le moment où nous avons eu le bonheur de nous arrêter sur cette révélation, que notre persévérance s'éveilla le plus pour poursuivre les recherches dont ces quelques pages sont le premier résultat.

Non seulement les Tupis se nommaient eux-mêmes *Carys*; mais, comme nous l'avons dit, * ils donnaient aussi ce nom aux Européens nouvellement arrivés chez eux, si toutefois ils les estimaient. Il y a plus: Les Tupis qui demeuraient plus au sud

* Voir avant, page 2.

du Brésil, c'est-à-dire, ceux qui se trouvaient plus à la tête de l'émigration, et qui auraient été les plus proches descendants des premiers colons, se nommaient eux-mêmes *Cary-ós*, ou descendants des *Carys*. Les peuples de même langue qui habitaient les Antilles et le continent voisin, se disaient *Caribes*.

Or, d'un autre côté, l'histoire nous dit que les Cariens, ces anciens navigateurs de la Méditerranée, qui, à une certaine époque associés aux Phéniciens, arrivèrent à être les maîtres des mers, étaient amis des Egyptiens, et en grand rapport de commerce avec les Grecs.

Pour confirmer leurs relations d'amitié avec les Egyptiens, quoiqu'ils fussent plus barbares que ceux-ci, nous nous contenterons de mentionner un passage d'Hérodote, fils lui-même de la Carie (de la ville d'Halicarnasse), où, à propos d'un sacrifice auquel assistaient en Egypte des Cariens, il dit: *

„Les Cariens *qui habitent l'Egypte* et qui se trouvaient présents à la fête, manifestèrent leur douleur par des signes plus marqués que les autres assistants; et sont mêmes allés jusqu'à se découper le front avec des couteaux."

Selon toutes les probabilités, comme les Cariens étaient si redoutables par leurs pirateries, surtout pour faire des razzias d'esclaves, ce trafic serait

* Liv. II, §. 61.

la cause qui les aurait le plus portés à fréquenter les bouches du Nil.

Pour ce qui regarde la fréquence de leurs rapports avec les Grecs, elle est constatée positivement par un passage de Strabon, dans lequel, sous la foi de Philippus, ancien écrivain sur les Cariens, il affirme que ceux-ci étaient même arrivés à introduire dans leur langue nombre de mots grecs.*

On ne saurait trop apprécier l'importance de ce texte de Strabon. L'existence dans la langue tupi des mots purement grecs, que nous avons cités, nous offre un fort argument en faveur de ce que cette dernière langue est en effet la carienne elle-même. D'une autre part, Hérodote** nous dit que, dans le fond, cette langue était bien différente de celle des Grecs; et cela résulte aussi d'un passage d'Homère où il la qualifie de barbare, dans un endroit de l'Iliade***, transcrit avec une petite altération† par Strabon, qui s'est donné beaucoup de peine pour l'expliquer, sans y avoir réussi.

Nous devons ajouter déjà ici une circonstance très-importante: c'est le fait d'un grand nombre de

* „ούδέ γε ὅτι τραχυτάτη ἡ γλῶττα τῶν Καρῶν. οὐ γάρ έστιν, ἀλλὰ καὶ πλεῖστα ἑλληνικὰ ὀνόματα ἔχει καταμεμιγμένα, ὥς φησι Φίλιππος, ὁ τὰ Καρικά γράψας.“ (Liv. XIV, ch. II.)

** Hérod. VIII, 155, I, 171 et 172, cité par Movers, vol. I, p. 18.

*** „Νάστης ἂν Καρῶν ἡγήσατο βαρβαροφώνεων.“

† Surtout en disant Μάσθλης au lieu de Νάστης. (V. Strabon, liv. XIV, ch. II.)

mots de l'ancienne Carie que les écrivains grecs font généralement terminer en *assus* ou *essus*, et même en *assa* et *issus*; et, il ne serait pas impossible que ces terminaisons vinssent de *assú*, qui, en tupi, veut dire grand. Les Tupis, par vanité, sans doute, à l'instar de leurs pères, ajoutaient très fréquemment ce qualificatif à leurs noms propres. Or, si des approximations semblables se présentaient en plus grand nombre, si elles pouvaient s'étendre à la Lycie, il ne serait pas impossible que la langue tupi vînt en aide pour expliquer bien des faits de l'histoire ancienne de la Méditerranée. En tous cas, qu'il nous soit permis d'émettre ici le vœu que des recherches soient faites à l'avenir par les voyageurs qui auront l'occasion de parcourir ces pays où les Cariens ont vécu ou exercé leur prépondérance. De même qu'en Amérique, dans quelques pays qui ont été occupés successivement par différentes nations européennes, tant de noms anciens ont passé intacts de main en main, qu'il ne sera peut-être pas impossible de trouver encore des indices de la langue des Cariens dans certains noms géographiques ou autres de l'ancienne Carie, lesquels pourront seulement être recueillis par des voyageurs occupés de cette mission. Nous y avons tant de foi que nous ne croyons pas impossible que l'on arrive un

jour à former, dans ce sens, une nouvelle branche de connaissances assez féconde, une *caryologie;* et peut-être le déchiffrement de ces inscriptions lyciennes, encore si énigmatiques, dépend du progrès de celle-ci.

Le fait d'un certain voyage lointain, associé aux Cariens, doit être rappelé ici. Ce fut Pausanias qui se chargea de nous en transmettre le souvenir. Cet écrivain, nous dit* avoir entendu dire à un Carien, qu'ayant pensé à se transporter en Italie, il était arrivé, poussé par le mauvais temps, à un archipel, dont les îles étaient habitées par des sauvages; il ajoute que l'on a nommé cet archipel des *Satyrides*, parce que les sauvages, de couleur rouge, y portaient comme des espèces de queues.

Il est évident que cette narration suppose le retour des navigateurs. Cela pourrait expliquer la certitude avec laquelle les écrivains grecs font des allusions aux terres d'un autre continent à l'ouest, et nous ont transmis des renseignements qui ne peuvent que se rapporter à la connaissance de la mer des sargasses ou varec.

Cela viendrait encore en faveur de la tradition mexicaine, d'après laquelle le grand législateur Ketzalcoátl, voulant retourner dans son pays, a pris

* I, 23.

la résolution de partir, en prenant par mer la route de l'est.

Par les mots coptes, que nous avons cités,* de certaines innovations admises dans l'ancien mexicain, on peut supposer que ce législateur était égyptien. Nous ajouterons seulement ici que, pour nous, il est encore douteux s'il s'appelait *Ketzal-coátl* „le serpent royal“, ou plutôt „*Ketzal-cuáuhtli*“ „l'aigle royal“; ceci, malgré toutes les inductions que l'on pourra tirer de l'analogie du premier nom avec un des attributs du dieu Horus.

Nous verrons dans le chapitre suivant comment se conserva plus tard dans les Antilles la tradition de l'arrivée d'envahisseurs étrangers qui, n'ayant pas de femmes, ont eu besoin de commencer par enlever celles des sauvages du pays.

Avant de poursuivre, empressons-nous de dire que nous sommes bien loin de croire que les anciens Cariens, malgré leur supériorité sur mer, fussent un des peuples les plus civilisés de leur temps. Bien au contraire, ils étaient très-cruels, souvent infidèles, et, selon Thucydide, de grands pirates. Nous ne croyons pas être injustes envers eux, en disant qu'ils étaient encore plus loin de la véritable douceur et de la piété des Egyptiens, ainsi que de la civilisation des Phéniciens, leurs

* Voir avant, page 16.

contemporains, que, de nos jours, le sont les Turcos algériens des Français, quoique se trouvant ensemble dans les mêmes rangs pour le combat. C'est ce que nous déduisons des propres phrases d'Hérodote, également natif de Carie, qui suivent le passage cité plus haut. Il dit que le simple fait de se couper les fronts prouvait qu'il s'agissait d'un peuple *non civilisé*, comme les Egyptiens.

En supposant les Cariens d'origine immédiatement sémitique, on a voulu faire venir leur nom du mot *kar*, brebis, en hébreu; malgré le peu de ressemblance qu'avaient ces anciens guerriers, célèbres par leur audace et leur cruauté, avec les innocents animaux dont ils étaient plutôt une antithèse. L'étymologie du sanscrit *kâru* कारु chanteur, barde,* se trouverait peut-être plus naturelle, s'ils se distinguaient par le chant, comme c'était le cas parmi les Tupis, chanteurs d'*areytos*. En égyptien, *kar* voulait dire le travailleur en métaux; ce qui pourrait les faire identifier aux Calybes anciens. On sait que les races altaïques travaillaient bien les métaux; mais nous ne savons rien de sûr qui soit favorable à cette étymologie. Nous croyons la rencontrer plutôt dans le mot égyptien *kari* , canot. Il est même

* A. Fick, *Vergl. Wört.* pag. 41. Benfey donne (p. 179) la signification de „working, artisan".

singulier qu'en égyptien on avait un nom ressemblant à *tupi* pour désigner le nautonier (Schiffer); c'était celui de *ṭepi* .

La manière dont les Cariens se sont d'abord présentés dans la Méditerranée est presque aussi mystérieuse que l'arrivée des premiers Egyptiens aux bouches du Nil; mais nous penchons à les classer, comme on verra plus loin, parmi les peuples touraniens de l'Asie Mineure. Ils ont commencé par s'établir dans plusieurs îles de la mer Egée, presqu'en même temps que les Phéniciens, et, au commencement, en plus grand nombre que ceux-ci. Ils sont devenus aussi puissants dans la Méditerranée que ces mêmes Phéniciens, avec lesquels ils ont été alliés pendant quelque temps.

Lors de l'établissement de la monarchie de Crète, il paraît que les Cariens formaient les équipages des flottes de Minos,* et fournissaient des matelots et des soldats de mer à presque toutes les puissances. Ils ont étendu leur domination, non seulement sur le continent au nord de Rhodes, que l'on a appelé la Carie**, mais aussi sur le Péloponèse, l'Acarnanie, l'Illyrie, et, de l'autre côté de l'Adriatique, sur la Sicile. Ils ont laissé leur souve-

* Quelques-uns croient qu'il y a eu à Crète plus d'un roi de ce nom.

** Jablonski *(Opusc.)* a réuni un petit nombre de mots qu'il a cru cariens; mais qui ne sont pas assez authentiques pour que l'on puisse, sur eux, former des conjectures sur la même langue.

nir sur les murs de Mégare, l'Acropole carienne; ils sont allés, ainsi que les Phéniciens, au Pont-Euxin, en Espagne, dans tout le nord de l'Afrique, et ont même fondé des établissements dans l'Afrique occidentale, au-delà des colonnes d'Hercule. Nous nous contenterons de rappeler deux de ceux-ci: en premier, vient le fort carien (καρικὸν τεῖχος), cité plus tard par le Carthaginois Hannon dans son Periple, situé au-delà du cap Soloeis (*Solis* de Polybe et de Ptolémée), que Movers croît être le cap Cantin, en identifiant le dit fort carien avec Aghader; en second lieu le nommé *Mausolée* (Μαυσωλεῖον) carien, cité également par Movers,* et dans le même parage.

Pour donner une idée du rôle que les Cariens ont joué, surtout à côté des grands navigateurs, les Phéniciens, nous traduisons ci-dessous, dégagés des très-érudites notes qui les accompagnent dans l'original allemand, deux passages d'un ouvrage qui a fait époque par le grand nombre de ses recherches consciencieuses sur l'antiquité, celui du savant Movers sur les Phéniciens.

Voici le premier de ces passages:

„Les Cyclades étaient occupées par des Cariens et des Phéniciens dans les temps primitifs de la

* *Das Phönizische Alterthum*, II, 551. On sait que le nom même de mausolée doit son origine au tombeau somptueux, que la reine Artémise a fait construire pour Mausole, son mari, roi de la Carie même.

Grèce. Thucydide, qui donne cette information dans son appréciation de la marine ancienne, indique aussi, en même temps, que les Cariens étaient établis dans ces îles en grand nombre, tandis qu'au contraire la population phénicienne était moindre; ceci nous est constant, car, quand il traite de Minos comme du premier fondateur d'une puissance maritime dans la mer Egée, il rapporte en premier lieu que celui-ci aurait expulsé les Cariens des Cyclades et aurait mis fin dans ces parages à la piraterie. Jusqu'ici il n'est pas encore question des Phéniciens; mais dans les explications qui suivent sur la piraterie des anciens, il arrive encore une fois à parler des Cariens, comme des habitants des Cyclades, et mentionne alors, à côté d'eux dans un rang secondaire les Phéniciens, quand il raconte ce qui suit sur ces deux peuples habitant anciennement les Cyclades. Les habitants des îles avaient été aussi pirates; ils appartenaient aux nations carienne et phénicienne, car ce sont elles qui ont colonisé la plupart des îles. Comme preuve de cela, lorsque, pendant la guerre du Péloponnèse, l'île de Délos fut débarrassée des Athéniens et que tous les cercueils avec les cadavres en furent emportés, il se trouva* que la

* Voir plus loin, page 108.

plupart des cercueils renfermait des Cariens, ainsi qu'on l'a reconnu par les armes qui y étaient renfermées et par la mode d'ensevelissement particulier aux Cariens.* Les Phéniciens ne sont pas non plus nommés ici, de sorte que nous ne savons malheureusement pas quelles preuves historiques Thucydide possédait, quand il parle des établissements des Phéniciens dans les Cyclades, sur une échelle dont aucun autre écrivain de l'antiquité n'a fait mention. Autant que sa notice a rapport aux Cariens, elle est complètement confirmée; car d'autres écrivains mentionnent ceux-ci comme les plus anciens colons des îles, et donnent partiellement les noms de celles que les Cariens avaient habitées. Quoiqu'il soit fait mention de nombreux établissements des Cariens dans les îles, les textes ne parlent pas des Phéniciens et confirment par conséquent, en cela, les déclarations de Thucydide, en vertu desquelles il serait constant que les Phéniciens auraient habité les îles en moins grand nombre que les Cariens".

„Nous ne savons pas dans quelles relations les deux peuples se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre. On ne peut pas prouver que les Phéniciens, ainsi que le supposait Niebuhr, „y dominaient comme peut-être les Arabes sur la côte orientale de l'Afri-

* Movers, II, 263—265.

que, ou les Carthaginois le long des côtes de Numidie, de Mauritanie et d'Ibérie". Ils auront probablement, dans ces îles comme ailleurs, vécu pacifiquement avec les Cariens, en cultivant surtout les branches d'industrie qui leur étaient propres, sans cependant s'occuper des affaires et des querelles de leurs belliqueux cohabitants; car telle était du reste „la manière d'agir des Sidoniens" là où, dans les temps les plus reculés, ils surgissaient comme colons au milieu d'autres peuples. Quant à la durée du temps pendant lequel les Phéniciens habitèrent les îles avec les Cariens, Thucydide émet une manière de voir qui ne concorde pas avec l'opinion ordinaire ni avec l'histoire. Il rapporte „. . . . que les Cariens et les Phéniciens auraient été expulsés par Minos, ce qui fixerait cet événement à environ cent années avant l'ère troyenne; cependant la plupart des écrivains sont d'accord pour reconnaître que les Cariens . . . . n'ont été repoussés par les Doriens et les Ioniens qu'après avoir vécu communément avec eux pendant un certain temps."

Dans un autre endroit, le même Movers dit encore* sur les Cariens ce qui suit: „A en juger par les très-nombreuses indications et les nouvelles expresses qui sont arrivées jusqu'à nous, la parti-

* Movers, *Das Phönizische Alterthum,* II, 17—15.

cipation des Cariens, peuple maritime et mercenaire renommé dans l'antiquité, aux entreprises des Phéniciens, ne peut être trop évaluée. D'après Thucydide, ils habitaient les îles, de même que les Phéniciens, et, depuis la migration ionienne, ils en disparurent en même temps, sans presque laisser plus de traces durables que ces derniers. Les possessions qu'ils avaient avant cette époque dans les îles, et sur les côtes de la Méditerranée, ne sont pas moins nombreuses que celles des Phéniciens: dans la direction S. O. de la Carie, Syme, Rhodes, Carpathos, Crète étaient colonisées par eux, ainsi que Hermione et Epidaure sur la côte du Péloponnèse; à l'ouest, du côté du continent grec, ils s'étaient établis à Nisyre, Naxos, Syros, ainsi que sur les côtes de l'Attique et de la Béotie; enfin, vers le nord, leurs établissements s'étendaient sur les îles de Cos, Calymne, Ycare, Samos, Chio, Imbros et jusqu'aux côtes éloignées du Pont-Euxin. Souvent aussi où ils demeuraient, il est fait mention de colons phéniciens: c'est le cas à Delos, Rhodes, Crète, et.... même dans les établissements phéniciens les plus éloignés du côté de l'occident. De plus, dans les endroits où existaient les anciennes teintureries de pourpre dans la Méditerranée, habitaient des Phéniciens ou des Cariens: ces derniers à Nisyre, Cos, Hermione,

Crète, Rhodes. On trouve même des Cariens en Phénicie, comme à Tyr, dont ils auraient formé la population postérieure, et dans les contrées septentrionales du pays, où il est fait mention d'un lieu appelé, d'aprés eux, Καρῶν Ποταμοὶ. De même que l'on trouve partout ensemble les Cariens et les Phéniciens, les mythes des deux peuples sont les mêmes . . . .“

„Aucun écrivain de l'antiquité ne fait mention d'établissements des Cariens dans l'île de Chypre, et cependant ceux-ci doivent avoir constitué dans les temps les plus reculés une partie importante de la population de cette île qui appartenait aux Phéniciens.“

Vers la fin du septième siècle avant notre ère, un grand nombre de Cariens a été autorisé, ainsi que des Ioniens, à s'établir aux bouches du Nil, et ils y ont fondé Neucrate, qui est devenu un port privilégié pour le commerce étranger. Par ces concessions, Psamétik I voulait assurer son trône par l'appui de ces gardes suisses de son siècle; et il attirait en même temps dans son pays plus de bras, convertissant Neucrate en un grand marché d'esclaves, dont la capture et la traite auraient été alors la principale occupation des Cariens et des Ioniens.

Presque un siècle et demi après, à la fin du premier quart du VI[e] siècle (av. J. C.), ces colons furent forcés d'abandonner l'Egypte, conquise par Cambyse II. Ils s'étaient beaucoup compromis contre le parti de ce roi, en se livrant à des excès et à des cruautés qui les auraient sans doute exposés à de dures représsailles, s'ils étaient restés dans le pays.

Il n'est nullement douteux pour nous que ceux qui se trouvaient établis en Egypte eussent abandonné alors le pays, plutôt que de tomber entre les mains des envahisseurs, surtout si nous nous rappelons les cruautés auxquelles les prisonniers étaient alors soumis. La moindre peine qu'ils subissaient, était l'esclavage; mais la plus fréquente était la mort ou l'amputation du phallus et des mains; et cela même quand les soldats de l'armée vaincue n'avaient pas exercé des cruautés, comme l'histoire nous dit que les colons cariens l'avaient fait à l'égard des fils de Phanes.

Ainsi, nous n'avons pas le moindre doute que les Cariens, qui se trouvaient alors en Egypte, au lieu de se soumettre à Cambyse II, ayant à leur disposition le port de Neucrate, avec nombre de galères, auront alors entrepris en masse une émigration par mer.

N'ayant plus de patrie, puisque une trentaine d'années auparavant, Harpagus, chef des Perses, s'était emparé de la Carie, après la victoire de Sardes remportée sur Crésus, roi de Lydie (554 av. J. C.), ils durent émigrer en quelqu'autre pays.

Or, si nous nous rappelons le passage de Diodore, où il est dit,* à propos de la Grande Canarie, que, certains navigateurs la gardaient pour avoir un réfuge en cas de besoin, il ne serait pas extraordinaire que ces émigrants cariens aient eu l'idée d'y passer, ou d'aller au moins à leurs colonies de l'Afrique occidentale. Il n'est donc pas impossible que, pendant le trajet, dans des transports mal appareillés avec la précipitation de la fuite, quelque tempête les eût surpris au delà du Détroit, dans l'Atlantique, et, à l'aide des courants du *Gulf Stream*, les eût poussés tous en Amérique, où d'autres inductions nous font eroire que des Cariens ont dû arriver en masse pour implanter leur langue.

Les analogies que nous avons présentées, entre les industries et les usages des Tupis et ceux des Egyptiens, favorisent l'idée que l'émigration ait eu lieu de préférence à cette époque, c'est à dire, par des colons qui auraient beaucoup vécu en Egypte.

* Voir avant, page 13.

Mais il ne faut pas nous arrêter là dans le champ des conjectures.

Nous devons encore prendre en considération que les flexions verbales d'origine arienne, dans la langue tupi, exigent, comme explication, le fait d'un contact assez long entre le peuple émigrant et d'autres peuples ariens. Nous rencontrons en outre dans l'histoire ancienne plusieurs autres époques, où des émigrations cariennes auraient pu aussi avoir eu lieu, avec les mêmes possibilités, pour les émigrants, d'être poussés jusqu'en Amérique.

Sans remonter à la victoire de Pa-ari-sheps (Prosopis, selon Brugsch), sous Menephtah I, où, selon l'inscription de Karnak il n'est pas question des Cariens, ni même à celle de Ramsès III, qui se trouve à Medinet Habou, contre la ligue des peuples des îles de la Méditerranée (et où nous croyons qu'il reste à décider si les *Tsékaris* ne doivent pas plutôt être pris pour des Cariens que pour des Teucriens), nous rencontrons encore trois autres époques; et entre les quatre il faudra donner à une la préférence.

La plus proche est celle de la prise de Carie par Harpagus, une trentaine d'années avant l'occupation de l'Egypte par Cambyse II. Si quelques Cariens furent alors reçus en Egypte par Psamé-

tik I, il ne serait pas impossible que d'autres, les plus compromis dans la guerre, eussent pris le parti d'émigrer dans leurs colonies de l'Afrique occidentale, et à cette occasion, eussent été entraînés jusqu'aux Antilles, par quelque tempête d'abord, et après, par le *Gulf Stream*.

Une nouvelle occasion se présente lors de cette émigration générale qui, occasionnée par des famines, eut lieu de l'Asie Mineure, et amena en Ombrie les Tyrséniens ou Tyrrhéniens. N'y aurait-il pas, de la part de celui qui informa Pausanias, quelque association d'idées avec cette époque, quand il lui dit que les navigateurs qui avaient été entraînés jusqu'à l'archipel des Satyrides allaient en Italie? N'est-il pas possible que le rapporteur, au lieu d'y avoir été en personne, eut voulu s'attribuer des aventures qui lui auraient été transmises par ses compatriotes?

Finalement, il y a encore une autre époque plus reculée qui ne manque pas de compter en sa faveur bien des probabilités: c'est celle de la prise de Troie.

On sait que dans cette grande lutte de dix ans, entre l'Asie et l'Europe, presque tous les peuples de l'Asie Mineure et même quelques-uns de l'Europe, ont pris le parti des Troyens. Homère, dans un endroit de l'Iliade, que l'on peut considérer comme

la partie historique de l'épopée, fait mention, non seulement des peuples de la Paphlagonie, de la Bythinie, de la Mysie, de la Lydie, de la Carie, de la Phrygie et de la Lycie, mais aussi des Pélasgiens de la Thrace, de la Macédoine et de la Thessalie (de Larisse). — Il précise les forces avec lesquelles chacun de ces peuples aurait contribué, et il donne les noms de leurs chefs. Rien de plus naturel que de supposer qu'à la fin de la guerre, les armées vaincues, afin de se soustraire aux vengeances et aux cruautés du vainqueur, qui devenait alors l'unique maître de la mer Egée, eussent tous pensé à émigrer dans des pays plus ou moins lointains. Nous savons par Dionyse d'Halicarnasse qu'Enée, le chef des Dardanes, se décida à aller en Italie, et y trouva un réfuge dans la terre de Lavinie. Pourquoi donc ne pas supposer que la flotte carienne émigra aussi à son tour? Et pourquoi ne pas penser que, dans une telle émigration, il n'aurait pas échoué aux Cariens, les plus grands navigateurs entre les alliés, le sort d'aller dans leurs colonies hors du Détroit? On doit même croire que, comme les Phéniciens, leurs compagnons sur mer, ils connaissaient aussi les Canaries.

Maints usages des Guanches étaient identiques à ceux des Tupis, et par la langue tupi l'on peut même expliquer l'étymologie de plusieurs mots

des Canaries: Orotava *(Uru-taba, village-aigle)*, Ico, Itoba et autres.

On peut tirer, peut-être, de la forme des canots de guerre des Tupis un argument de plus en faveur de l'émigration à l'époque la plus reculée. Les émigrants auraient sans doute transporté avec eux, et introduit en Amérique, ce qu'ils avaient alors de mieux. Or, les canots tupis sont plutôt une copie des anciens pentécontores* simples, phéniciens, grecs et égyptiens, analogues aux caïks turcs de nos jours. Avant l'invention des ponts couverts et des tillacs, vers le VIIIe siècle (av. J. C.), les plus gros navires de guerre étaient, selon Movers,** des pentécontores; et les émigrants n'auraient pas manqué d'adopter, s'ils les connaissaient déjà, les birèmes et les trirèmes. *** Les quadrirèmes furent plus tard une invention des Carthaginois.

Ces considérations doivent engager à préférer pour l'émigration une époque antérieure au VIIIe siècle (av. J. C.), malgré les degrés de probabilité en faveur de navigations lointaines qui, d'autre part, résulteraient, en la supposant après la découverte des navires à tillacs, et la première circumnavi-

* Movers, Phön. II, Part. 3, p. 153.

** Movers, Phön. II, Part. 3, p. 173.

*** Sur les trirèmes, voir Aug. Böckh, „*Urkunden über das Seewesen des Attischen Staates*", et Bern. Graser „*De veterum re navali*", Berlin, 1864. 4.

gation de l'Afrique sous Necco, environ six siècles avant notre ère.

Or, au-delà du VIIIe siècle, nous ne rencontrons de grande crise pour favoriser l'émigration qu'à la prise de Troie. Et il ne faut pas nous étonner de voir réalisée avec les galères simples d'alors, une grande navigation, quand c'était avec elles que l'on avait fait la guerre, et que l'on allait aux Canaries, et que les Argonautes avaient entrepris leur expédition.

Or, le triomphe des Grecs, par terre et par mer, à la prise de Troie, a été si decisif qu'il ne serait pas même impossible que les Cariens, si familiers avec la mer, croyant ne pas se trouver alors en sureté dans les colonies de l'Afrique occidentale, eussent spontanément préféré de chercher plutôt un abri dans l'inconnu . . .

Deux usages qui se sont conservés chez les Tupis pourraient contribuer à faire supposer que l'émigration a été entreprise à cette époque: ce sont ceux de sacrifier les prisonniers et de tirer vengeance de leurs ennemis, même après la mort, sur leurs cadavres. Or, nous trouvons ces deux usages à l'époque de la guerre de Troie; et Homère, que l'on a accusé de peu de générosité pour en avoir fait mention, ne les aura pas inventés. Sans doute, il n'aura fait que nous transmettre en vers

les traditions, quand il nous rapporte qu' Achille sacrifia douze prisonniers aux mânes de Patrocle, et quand, contre la générosité et la magnanimité qu'il se plaît toujours à accorder à son héros, il n'hésita pas à nous le représenter insultant le cadavre de son rival, le noble Hector.

De cette manière, on pourrait bien croire qu'une immigration de Cariens en Amérique s'effectua plusieurs siècles avant notre ère, et à une époque antérieure à la fin du premier tiers du sixième siècle (av. J. C.); mais dans aucun cas au-delà de la date de la prise de Troie.

On pourrait trouver une confirmation de l'ancienneté de cette émigration dans l'usage que faisaient les Tupis d'instruments de pierre polie. On est aujourd'hui d'accord par admettre que ces derniers instruments ont été seulement employés après ceux de bronze, dont ils sont devenus une véritable imitation, adoptée par ceux qui n'avaient pas les moyens de s'en procurer d'autres de ce métal. Sans doute, les marins émigrants auraient déjà connu l'usage du bronze et même celui du fer et de l'acier, quoique ces derniers fussent encore très-rares, et par conséquent très-chers, dans la Méditerranée, où ils arrivaient de loin, peut-être même des versants de l'Altaï. Vu cette rareté, surtout à l'époque de la guerre de Troie, l'on s'en servait seulement

pour faire des couteaux et des instruments de chirurgie; et à peine pour des épées ou autres instruments de guerre. Ainsi la grande rareté même de ces métaux, chez les émigrants, serait une preuve de plus de l'ancienneté de l'émigration. Il est probable qu'après les invasions des Perses, ces instruments auraient déjà été moins rares.

En tous cas, si les émigrants ont emporté avec eux quelque instrument de fer ou d'acier, on ne doit pas s'étonner que, dans des climats comme ceux des tropiques, ces objects aient disparu, consommés par la rouille et par la fréquence à les effiler pendant plusieurs siècles. Quant au bronze, on n'en a pas non plus rencontré parmi les Caribes ni les Tupis. Quelques articles d'un alliage qui contenait de l'or et que l'on nommait *goanim* ont encore été trouvés dans les Antilles, ainsi que des plaques d'or non fondu, mais battu et aplati entre deux pierres dures. Cependant, parmi les Tupis, dans toute l'étendue du Brésil au moins, nous n'avons pas le moindre indice qu'ils aient fait usage d'aucun métal, pas même de l'or aplati à coups de pierre, comme dans les Antilles. Ils connaissaient néanmoins tous la pierre polie, dont ils se servaient pour leurs haches et leurs *metáras* ou *botoques*, etc.

CHAPITRE SIXIÈME.

Faits chez les Tupis prouvant une invasion effectuée par mer. — Enlèvement de Sabines, Organisation d'une grande nation tupi en Amérique. — Sa dispersion en bandes, conquérant partout à l'aide de leurs canots de guerre. — Cruautés. — Expiation. —

L'émigration dont nous venons de parler a dû avoir lieu en une seule fois par une grande expédition: sans doute par toute une flotte réuni, qui a préféré l'émigration à la nécessité de se soumettre au vainqueur. Si les émigrants n'avaient pas été en assez grand nombre, ils n'auraient pas pu imposer leur langue et leurs usages dans les pays conquis; et c'est à peine s'ils auraient introduit l'un ou l'autre mot de quelqu' objet nouveau pour les autochthones, comme nous l'avons dit à propos de la civilisation due à Ketzalcoátl* et à Bochica.** Et si les mêmes émigrants étaient vraiment de l'origine que nous leur supposons, il en résulterait que, par la force des événements, ils seraient allés rejoindre, par le chemin de l'occident, ceux de leur race qui y étaient devenus autochthones.

* Voir avant pages 16 et 78.
** Voir avant page 20.

Il n'y a que le fait d'une émigration et conquête, entreprises à la fois par une armée de marins-guerriers *(guaranîs)*, qui puisse expliquer le manque absolu de classes parmi leurs descendants, qui étaient tous soldats et obligés d'aller à la guerre, excepté les prêtres *(pagés)* et les *tebiros*, adonnés au métier des femmes de joie. C'est sans doute à cette classe des *tebiros*, que se rapporte la composition du poète écossais George Buchanan, „*In Colonias Brasilienses*“, qui commence par ces vers:

„Descende cœlo turbine flammeo,
„Armatus iras, Angele, vindices,
„Libidinum notus ultor
„Exitio Sodomæ impudicæ
„En rursus armis quod pereat tuis
„Lustrum Gomorrhæ suscitat æmulum
„Syrum propago, et execrandæ
„Spurcitiæ renovat palestram.
„Pars illa mundi, quam sibi propriam
„Sedem dicavit mollis amœnitas
„Luxusque, sub fœdis colonis
„Servitium tolerat pudendum.*

Cette classe des *tebiros* pourrait avoir eu son origine dans quelque institution des anciens, pour leurs flottes de guerre, où l'on ne pouvait

* Ce vice était devenu général dans l'Amérique. Voir Gomara, chap. 65 et 68; Oviedo, liv. V, chap. 3, Herrera, Dec. I, liv. III, chap. 4; et Cieça, chap. 49.

prendre des femmes à bord sans de grands inconvénients. Au Brésil on les nommait aussi *cudinos*;* et ce mot rappelle bien celui des κλεινός des Crétois, associés à leurs φιλήτωρ.

Les premières femmes des Tupis établis dans le pays furent prises aux Tapuyas, et il y a eu tout d'abord, après l'arrivée des émigrants en Amérique, plusieurs enlèvements de femmes. Cela aurait commencé déjà aux Antilles, et aurait donné lieu à la tradition de la fuite de quelques-unes, nouvelles Amazones, à l'île de Matinino, Martinique actuelle. C'est du reste le fait qui ressort avec le plus d'évidence des traditions, quelques-unes absurdes, que le frère jéromite Romain Pane a recueillies à Haïti, du temps de l'amiral Colomb, et qu'il a mises par écrit, en vingt six petites sections qui se trouvent insérées après le chapitre LXII du texte de l'histoire du même amiral, attribuée à son fils Fernando, publiée en italien par Ulloa, retraduite après en espagnol par Barcia, et reproduite en anglais dans le second volume de la collection de Churchill.

Ce nouvel enlèvement de Sabines se justifie parfaitement, pour la conservation de la race,

* „E nas suas aldêas pelo sertão, ha alguns que tem tenda pública a quantos os querem como mulheres públicas". Gab. Soares, II, 156.

chez un peuple qui, comme plusieurs autres de l'antiquité, y compris les Hébreux, ne regardait, pour les races que le côté du père, ou, comme dit Diodore, chez lesquels „les fils ne considéraient devoir leur existence qu'à leurs pères (en latin, „generator"), la mère n'ayant été pour eux à „peu près qu'une nourrice". Cette croyance s'est maintenue chez les Tupis jusqu'à nos jours: ils ne considèrent encore les mères que comme les dépositaires de leurs enfants. Cette croyance, ils l'ont sans doute héritée de leurs devanciers; et, si ceux-ci étaient les Cariens, comme nous le croyons, nous sommes forcés encore une fois de nous écarter de l'opinion du baron d'Eckstein, qui suppose que ce peuple était du nombre de ceux* qui ont admis la gynécocratie ou la supériorité des femmes. En Egypte même cette gynécocratie ne parait pas avoir été acceptée pendant la première dynastie: dans la succession de la couronne, elle fut à peine introduite par le troisième roi de la seconde dynastie, dès que les mêmes rois furent devenus des dieux.

En tous cas, le croisement immédiat des nouveaux conquérants avec les femmes indigènes pourrait expliquer le fait que le type physique américain se serait maintenu, à plus forte raison,

* Suivant plusieurs auteurs, c'étaient surtout les Lyciens qui admettaient la gynécocratie.

si les envahisseurs étaient originaires de la même race mongole, comme nous le croyons.

Nous ne doutons pas non plus que les envahisseurs, ayant cette origine mongole, ont déjà connu l'usage du tabac, usage qu'ils ont aussi retrouvé dans leur nouvelle patrie. Nous ne sommes pas loin de partager l'opinion de Ledyard, que le tabac a accompagné de tous temps la race rouge ou mongole, même dans l'ancien continent,* avant la découverte de Colomb. Son usage a existé, selon Bell, depuis un temps immémorial, parmi les Chinois. Bien avant la découverte de l'Amérique, Mahomet, dans ses maximes, conseillait aux Moslems de ne pas fumer, et il ne serait pas facile d'expliquer comment tout ce luxe des tchibouks des Turcs ne pourrait être qu'une introduction moderne. Et quoique l'on dise qu'il était question d'autres plantes, il est pourtant très-singulier que le nom *tutun*, donné par les Turcs au tabac, soit si rapproché de celui de *p'tun*,** que lui donnent les Tupis.

Les maisons des Tupis, leur grandes baraques *(oca)*, sans divisions intérieures, et presque tout-à-fait en bois, à l'exception de très-peu de terre ou d'argile pour en fermer les interstices, pourraient

* Voir encore sur ce sujet ce que nous disons au dernier chapitre.
** Les trois *u* prononcés comme en français.

n'avoir aussi d'autre origine que la condition de guerriers-marins, des premiers habitants. C'étaient comme de grandes casernes, ou plutôt de grandes *taracenas*, où les guerriers-marins, dans leur patrie, demeuraient pendant les jours de repos. Les hamacs même semblent être invention d'un peuple nomade marin, et bien des peuplades sauvages américaines ne connaissaient pas son usage, et dormaient sur des feuilles.

Le seul fait que tous les Tupis devaient être des guerriers nous explique comment ils n'ont pas réussi à devenir des bergers et à se vouer à la vie pastorale, sans avoir besoin de croire qu'ils auraient hérité des Egyptiens la répugnance pour ce genre de vie, ou que leur nature nomade s'y opposait.

La raison de ce que dans leurs bateaux, de simples pentécontores ou espèces de caïcs turcs de nos jours, ils n'ont probablement pas transporté avec eux des vaches, des brebis ou des porcs, ne serait pas suffisante; s'ils avaient eu des tendances pour la vie de pasteurs, ils n'auraient pas eu une si grande difficulté à apprivoiser quelques-unes des espèces d'animaux ou d'oiseaux de l'Amérique, de même que les colonisateurs du Pérou ont réussi à obtenir des troupeaux de llamas et d'alpacas.

Au Brésil on aurait pu sans difficulté apprivoiser une des espèces de porcs *tayaçú*, de *jacú*,

ou de canards *upeca*; et effectivement, comme nous l'avons déjà dit, les Tupis réussissaient par plaisir à rendre domestiques quelques animaux; mais alors, ceux-ci devenant leurs *mimbába*, ils ne les tuaient pas pour s'en servir. Les chiens qu'ils auraient probablement toujours eu à bord étaient les seuls animaux domestiques qui leur rendaient des services, même contre leurs ennemis.

Arrivés aux Antilles, le chemin pour aller au continent leur aurait été montré par les indigènes, et probablement le plus grand nombre des émigrants aurait poursuivi sa route jusqu'à l'île Trinidad, et de celle-ci jusqu'aux bouches de l'Orénoque. D'autres, en plus petit nombre, ont dû se diriger vers Cuba et la Floride, où ils ont laissé de faibles traces parmi les Apalaches; quelques-uns seraient arrivés encore plus loin, au fond du golfe Mexicain, pénétrant même jusqu'aux plages du golfe Californien, où leurs traces disparaissent enfin.

Quant à la partie plus nombreuse des émigrants, qui a dû suivre vers le sud, nous croyons qu'elle ne se serait pas arrêtée sur l'Orénoque, puisque nous y avons trouvé moins gravées les traces de leur passege.

Nous allons seulement les rencontrer dans les fertiles plaines d'alluvion de la vallée de l'Amazone;

surtout dans ces terres magnifiques pour la culture, près de l'embouchure du Rio Negro, où, plus tard, l'expédition de Pedro Teixeira, lors de son retour du Napo, a pu être ravitaillée avec tant de provisions. Ce fut, selon toutes probabilités, dans cette vallée que s'organisa, sans doute avec les éléments plus disciplinés de l'expédition, la première nationalité tupi en Amérique.

Les données nous manquent pour pouvoir établir des conjecctures sur le chemin pris par les émigrants, pour y arriver. Ont-ils suivi la côte depuis l'île de Trinidad? Auront-ils remonté l'Orénoque et passé par le Caziquiari et le Rio Negro? Peut-être qu'un jour ce mystère sera un peu dévoilé.

Pour la préférence donnée aux bords de l'Amazone, afin d'y organiser un premier établissement, devait beaucoup contribuer, en outre de l'excellence des terres pour la culture, le grand nombre de troncs d'arbres colossals jetés par les crues du grand fleuve sur ses plages, et très-propres à faire de grands canots pentécontores sur les mêmes endroits, qui devenaient comme des chantiers naturels. Et, quant à nous, l'ignorance des Tupis de l'usage de l'or ne serait provenue que de ce fait que l'établissement de leur nation plus considérable, en Amérique, eut lieu sur ces

plages d'alluvion, où les mines d'or n'existent point.

Donc, selon toutes probabilités, ce serait dans ces parages que la fabrication de la farine de manioc aura été inventée; ce qui, avec la culture du maïs, aura facilité de grands approvisionnements pour les entreprises guerrières, pour lesquelles les simples produits des chasses, boucanés, ou ceux de la pêche, séchés et réduits en poudre, auraient été insuffisants.

Le fait est qu'il arriva un jour, où, sans doute par suite de l'affaiblissement des liens de la discipline, des bandes se sont formées, et ont émigré de différents cotés, envahissant tous les pays, surtout vers le sud, en suivant les cours des rivières et les côtes de la mer; en tirant parti pour cela de leur adresse dans la direction de leurs grands canots de guerre et de leurs attaques par surprise.

Les uns suivirent les côtes au-delà du cap de St. Roque; d'autres remontèrent sans doute le Tocantins et l'Araguaya; d'autres enfin allèrent par le Madeira, aux versants du Paraguay, et descendirent jusqu'au Parana.

Quelques-uns, au lieu de continuer à suivre la côte jusqu'au cap de St. Roque, remontèrent les eaux du Meary, de l'Itapicurú et du Parnahiba; puis, passant plus tard aux affluents du San-Fran-

cisco, ils sont arrivés à Bahia avant ceux qui avaient suivi le littoral. Ces derniers, en y arrivant avec le nom de Tupinambá, ont réussi à vaincre et à chasser vers le sud ceux qui y étaient déjà établis, et auxquels ils donnèrent le nom de Tupis méchants (Tupinaêm).*

Tous ces émigrants sont parvenus par bandes séparées à vaincre partout les Tapuias, et à s'établir dans les meilleurs parages de tout le territoire actuel du Brésil et du Paraguay, et même, comme nous l'avons dit plus haut, dans une partie de celui de la république Orientale et de l'Argentine.

D'autres ont remonté le long de l'Amazone; mais un peu en deçà des frontières actuelles du Brésil.

Les *Cambebas* ou *Umáguas*, ainsi appelés dans les deux langues tupi et quichua,** à cause de leurs têtes aplaties „à la manière des mitres des évêques", comme le dit le père Acuña, étaient déjà plutôt en parenté avec les Quichuas, dont ils avaient pris non seulement cet usage*** de s'aplatir la tête, mais aussi celui des armes

* Gab. Soares, II, 147.

** *Akam-péba,* en tupi tête plate; *Uma-ahua,* en quichua, tête élevée.

*** Cet usage était si général au Pérou qu'il fallut que le synode de Lima de 1585 le défendit, sous des certaines peines.

zarabatane et *estolica*, l'industrie extractive du caoutchouc, et même l'emploi de la *coca*, sous le nom *d'ipadu*.

Partout l'invasion des Tupis s'était effectuée au milieu des plus grandes cruautés, sacrifiant, et même mangeant, par surcroît de vengeance, leurs prisonniers de guerre. Partout, excepté parmi les grandes nationalités, plus fortes et bien organisées comme celles du Pérou et du Mexique, on tremblait au seul nom de *Carib!*

Le jour de l'expiation ne pouvait pas manquer d'arriver, et il arriva. Christophe Colomb et Pedr' Alvares Cabral en furent les messagers.

Ce serait peut-être ici l'occasion d'entrer dans quelques détails sur l'éthnographie des Tupis, puisés à d'aussi bonnes sources que les pages de Hans Staden, d'Abbeville, d'Evreux, et surtout de Gabriel Soares, qui, en 1587, a consacré une quarantaine de chapitres à ce sujet. Mais, ne croyant pas essentiel de parler ici d'un sujet que nous traitons dans trois chapitres* de notre Histoire générale du Brésil, dont la deuxième édition ne tardera pas à paraître, nous préférons

* L'extrait d'un de ces chapitres est donné par M. Richard F. Burton dans l'introduction (p. lxiv à lxxv) de la traduction anglaise de Hans Staden, publiée à Londres, en 1874, par la Société Hacluyt. Plusieurs renseignements éthnographiques se trouvent aussi dans le travail de Martius: „*Von dem Rechtszustande*", etc.

y renvoyer le lecteur afin de ne pas élargir davantage cet opuscule.

Nous nous bornons seulement ici à donner, dans le chapitre suivant, une notice de la langue* tupi ou générale (au Brésil), et à attirer l'attention du lecteur sur la vignette du titre de ce livre, représentant une momie des Tupis trouvée dans un grand *cambuchi* ou pot de terre cuite.

On ne les trouve pas toujours dans des semblables pots; mais, ce qui est inséparable de la race c'est la position des mêmes momies, toutes accroupies et leurs armes ou outils à coté d'elles. Serait-il à ce mode d'ensevelissement, chez les Cariens, suivi dans plusieurs pays d'Amérique, que l'on a reconnu autrefois être des Cariens certains cercueils à l'île de Delos?**

* Cela principalement pour que l'on puisse prendre en considération si les circonstance d'être agglutinante et quelques analogies avec les langues américaines font assez de force pour s'opposer à nos conclusions.

** Voir avant page 83.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Quelques notions sur la langue tupi.

Après avoir, dans les chapitres précédents, attiré l'attention du lecteur sur la langue tupi, et avoir indiqué que cette langue pourrait n'avoir plus d'américain que le portugais, l'espagnol ou l'anglais, également parlés en Amérique, nous croyons essentiel d'entrer ici dans quelques détails.

Il faut d'abord déclarer que cette langue tupi ne doit pas être considérée monosyllabique comme le chinois. Elle ne manquait pas pourtant de monosyllabes, et possédait une grande facilité pour composer de nouveaux noms, en les réunissant ou en faisant usage de certaines suffixes ou postpositions. De *ca*, herbe, on obtenait *ca-py*, herbe fine, gazon, et *capivára*, le mangeur de gazon, nom de l'animal amphibie caviaï. Du mot *çu*, „mordre“, on faisait *çu-a-çu*,* ruminant, mot qui désignait le cerf; de

* Il a été déjà dit avant, page 22, que, dans tout cet ouvrage, pour les mots non français l'*u* aurait la valeur de l'*ou* français.

même, de *tayá* (caladium), on faisait *tayaçú*, le mangeur de tayás, c'est à dire les porcs.

En réunissant deux mots, le premier explique la qualité du second, *ita-puan*, île de pierre; de même, en réunissant trois mots, le dernier désigne l'idée principale; ainsi, *ita-puan-lery*, l'huître de l'île de pierre.

Les articulations *fê*, *lê*, *rê*, *vê* et *zê* forts, manquaient tellement que les Tupis, en apprenant la musique, au lieu de *rre*, *fa* et *la*, disaient *rẽ* (doux), *pa* et *ra*. Les labiales *b* et *p*, se prononçaient un peu nasalement; et ce fut pour cela que les Indiens, apprenant le portugais, au lieu de *burrica* (petite ânesse), prononcent *mboricá*, et au lieu de Pedro, disent Mpero. De là vient aussi que, pour dire le mot *mbirá*, équivalent à bois, les blancs au Brésil, disaient tantôt *ubira*, tantôt *umira* ou *imira*. De sorte que l'on pourrait bien écrire en tupi les deux labiales *b*, et *p* avec une tilde, *b̃* et *p̃*.

Le nombre des consonnes était assez restreint. Par contre, celui des voyelles était très-grand; de sorte que chacune des cinq voyelles portugaises, et encore une de plus, prononcée du gosier, ayant la valeur de l'*u* français (et que l'on est convenu de désigner par l'*y*) peuvent avoir sept sons, que Montoya s'est proposé de distinguer par six accents différents ⌒ ⌣ ~ ∾ ^ ´ , en outre de la lettre même

sans accent, ce qui fait en totalité quarante deux voyelles.

L'augmentatif se fait en ajoutant au nom les mots *été*, véritable, ou *assu*, grand. *Abaété*, un grand homme; *aba-assu*, un homme grand.

Le diminutif se forme par la simple addition d'un *i* à la fin du mot, comme *oka*, maison, *oka-i*, petite maison.

L'abondance se désigne par la répétition du mot ou par l'addition de *tuba*, beaucoup; d'où sont venus au Brésil tant de noms en *tuba* ou *tyba*; tels que *Uba-tuba*, pays abondant en *ubás*, *Curi-tiba*, pays abondant en pins (araucaria), etc.

Cependant, pour le pluriel en général, on se contente des mots *cetá*, *cetá-cetá*, beaucoup, ou *cecy*, plusieurs, ou *amô-amô*, quelques-uns, etc. Cette forme réduplicative par la répétition des mots, employée aussi dans les verbes, est très-usuelle dans l'égyptien et dans plusieurs langues nord-altaïques.

La lettre *T*, changée en *Ta* quand le mot commence par une consonne, précède quelques noms, comme une espèce d'article défini, que le grammairien Figueira considère être un pronom réfléchi relatif au même mot qui le suit, comme par exemple dans *T'upi*, celui de la primitive génération, *t'uba*, le père, *t'uiupar*, la chaumière, *ta-péjára*, le guide.

Aussi de *ibi*, terre, on obtient *t'ibi*, sa terre, la sépulture. — La manière même dont on emploie ces noms, avec le *t* préfixe, dans les composés, vient en aide à prouver qu'ils n'étaient pas simples. Ainsi, de *t'uba*, le père, on fait *chê-r-uba*, mon père, *o-g-uba*, son père. De *t'etê*, le corps, on fait *chê-r-etê*, mon corps, *c'eté*, corpus ejus, *o-éte*, son corps. Nous devons ajouter qu'il y avait des mots, et ces deux derniers étaient du nombre, qui ne se trouvaient jamais sans leur préformante agglutinée, correspondant à l'article *le*, et cela avait aussi lieu dans quelques langues indiennes des Etats Unis. Si le nom avait commencé par une consonne, la composition naturelle serait comme dans le mot *tutira*, oncle; *che-tutira*, mon oncle; *y-tutira*, patruus ejus; *o-tutira*, son oncle; ou aussi dans le mot *cig*, mère; *chê-ci*, ma mère; *i-chi*, mater ejus; *o-ci*, sa mère.

Les adjectifs n'ont pas de forme particulière pour le genre ni pour le nombre; et, aussi bien les adjectifs que les substantifs, précédés des pronoms, présentent, comme en arabe, une phrase complète, par exemple: *chê-kié*, moi ici, ou, je suis ici; *chê-catú*, moi bon, ou je suis bon. — On a dit que les substantifs ne changent pas au pluriel; cependant dans quelques uns, nous avons remarqué un pluriel en ajoutant à la fin du mot la lettre *u*; p. ex. *ambi*, morve, qui fait *ambi-ú*.

Dans la conjugaison des verbes, le pronom précédait le verbe. Celui de la première personne du singulier était *a*, et se transformait quelquefois en *ai*. La première personne du pluriel avait, comme dans une langue du Delaware, dans certaines malaises, et dans le mandchou, et sans doute dans d'autres dialectes mongols, un pronom personnel exclusif, *oro*, „nous sans vous", et un autre inclusif, *yá* ou *yai*, „nous avec vous".

Les pronoms personnels sont:

Ichê,	je,	
Ndhê,	tu,	
Aé,	il,	
Oro	(excl.)	nous,
Yandê	(incl.)	
Peê,	vous,	
Ahoê,	ils.	

Quelques-uns de ces pronoms ont des datifs en *ébe*, *ébo*, ou *ême* et *êmo*. Les personnels, dans la conjugaison, sont, en outre de *a* ou *ai*: *ere*, tu; *o*, il; *oro* ou *oroi*, *ya* ou *yai*, nous; *pê*, vous. Au subjonctif et à l'infinitif, le pronom *a* fait *ta* ou *tai*.

Les possessifs sont *ichê* ou *chê*, mon; *ndhe*, ton, te; *ore* ou *yandê*, nos, nous; *pê*, vos, vous; *y*, son, ses.

La langue était agglutinante; mais, en même temps, possédait, pour les verbes, certaines flexions

auxiliaires, analogues à celles employées dans les langues latines, et qu'elle aurait empruntées de quelque peuple avec lequel l'ancienne nation aurait été en contact intime, de la même manière qu'elle avait emprunté aussi des mots grecs, comme nous l'avons dit page 26.

Ainsi les temps, passé, futur et futur conditionnel, étaient désignés par les suffixes *oéra*, *rama* et *aroéra*, correspondants aux auxiliaires portugais *era*, *serão*, *sería*; mais ce qui était plus original et qui donnait une grande richesse à cette langue, c'est que, non seulement ces suffixes s'employaient dans toutes les formes du verbe, et dans les substantifs verbaux dérivés d'eux; mais aussi dans tous les autres substantifs et dans les participes et les adverbes, qui étaient, de cette manière, pour ainsi dire, conjugables.

Ainsi, d'un nom commun, comme *taba*, village, on peut obtenir *taba-oéra* (d'où est venu *tapera*), village qui a été; *taba-rama*, village qui sera, ou en projet; *taba-róera*, village qui aurait dû se faire. Nous verrons plus loin des exemples des mêmes formes appliquées aux substantifs verbaux, aux adjectifs, aux adverbes et même aux post-positions.*

* Cette richesse de composition se trouvait aussi dans quelques autres langues de l'Amérique, sans parenté avec le tupi.

Pour les verbes on fait encore usage de trois autres suffixes; savoir *oâne*, déjà, si l'action est réalisée; *aerême*, alors, si elle est imparfaite. Pour désigner le futur, on se sert aussi du suffixe *curî*.

En réalité, les mots ne prennent le caractère de verbes que quand on les fait précéder d'un pronom personnel, et par ce motif les grammairiens indiquent toujours les verbes par la première personne du singulier, et par conséquent précédés de *a* ou *ai*, je, ou (dans les verbes réfléchis) de *chê*, moi. Dans cette appréciation, nous nous conformerons souvent à cet usage, qui est dans le génie de la langue.

Les verbes, dans les mêmes temps, ne changent rien par rapport au nombre et à la personne.

Il y a cependant des exceptions pour la troisième personne, à cause de l'euphonie, dans les verbes commençant par *ra*, *re*, *ro*, *ru*, qui mettent entre le pronom personel *o* et le verbe, la syllabe *gge*. Ainsi, p. ex., les verbes *raço*, porter, *rêkô*, avoir, et *rûre*, venir, font à la troisième personne *oggeraço*, *oggeréko* et *oggerûre*.

A l'aide de certaines postpositions, on peut convertir la forme active en passive. Outre la forme simple, tous les verbes peuvent avoir la fréquentative, par la simple répétition du mot; et l'une et l'autre sont susceptibles de la forme

négative en ajoutant simplement à l'infinitif *ỹ*, et *eyma* au participe présent, et en faisant en outre précéder l'indicatif par *n* ou *nd* ou quelquefois *nda*.

On convertit aussi par certaines particules les verbes actifs en neutres ou en réfléchis, et vice-versa.

Exemple d'une forme fréquentative: de *a-karú*, je mange, on fait *a-karú-karú*, je mange souvent; *a-myi*, je me meus, *a-mymyi*, je me meus continuellement; *a-pô*, je saute, *a-pôpô*, je sautille, etc. Si le verbe finit en *i*, on supprime cette lettre la première fois, comme nous venons de le voir dans l'exemple de *a-myi*, qui fait *a-mymyi*.

La forme passive s'obtient par la simple addition du mot *pyra* (quelquefois changé par euphonie en *mbyra* ou *nginbyra*) à la fin de la racine du verbe. Ainsi, de *che-ymboê-ny*, je lui enseigne, on fait *ymboê-pyra*, je suis enseigné.

Comme exemple de la forme négative, nous citerons *ê*, dire; *eey*, ne pas dire; *ndaey*, je ne dis pas; *u*, manger; *ueỹ*, ne pas manger; *ndahy*, je ne mange pas.

Les verbes neutres peuvent devenir actifs par le simple moyen de leur ajouter la particule *mó* (quelquefois transformée par euphonie en *mong*, *monb*, *mond*, *mbo*, et même *ro* ou *no*). Ces verbes,

devenus ainsi actifs, peuvent redevenir neutres par l'addition du réciproque *yê* ou *nê*; ex.: *che-rú*, je me réjouis; *amboori*, égayer; *añe-mboon*, je me fais égayer.

La particule *uká* ou *ukar*, après les verbes actifs, transporte l'action et désigne faire faire, ou: être la cause que l'on fasse: ex.: *iuka-uká*, faire tuer ou être la cause que l'on tue; *ayapó-uká*, je le fais faire; *a-ye-apin-ukár*, je me fais couper les cheveux.

Les modes et les temps des verbes sont, avec de rares irrégularités, indiqués par des particules agglutinées, et les personnes, seulement par les pronoms personnels préfixes: celui de la troisième personne étant donc omis quand le nom du sujet est désigné.

Le participe présent se forme en ajoutant *bae*; ex: *o-iuká-bae*, celui qui tue; cette forme a aussi son prétérit *baéra*, futur *baerâma*, futur conditionnel *baeranguéra*.

Le gérondif est indiqué par les suffixes *bo* ou *abo*; ex: *kuatiá*, peindre; *kuatiábo*, à peindre; *porú*, manger la chair humaine; *poruábo*, à manger la chair humaine. Quelques verbes, au lieu de la syllabe *bo*, prennent *mo*, et d'autres *ma*, *na*, *pa*, *ta* ou *uta*. Le verbe *pag*, éveiller, fait *gui-páca*; *ñoño*, mettre, fait *y-ñonga*, etc.

On peut dire, qu'il n'y a en tupi que deux conjugaisons; l'une pour les verbes actifs, conjuguée avec les pronoms *a*, *érê*, *o*, *oro* ou *ya*, *pê* et *ô*: je, tu, il, nous, vous, ils; l'autre, pour les réfléchis, conjuguée avec les pronoms *chê*, *dê*, *y*, *yandê* ou *orê*, *pê* et *y*: me, te, se, nous, vous, se (pluriel).

Les verbes irréguliers ne manquent pas: en voici quelques exemples:

1° *Ê*, dire.

Présent de l'Indicatif.

a-ê,	je dis,
ere-ê,	tu dis,
ê-y,	il dit,
ia-ê ou *oro-è*,	nous disons,
pe-yê,	vous dites,
o-yê,	ils disent.

Participes.

yâbò,	disant.
guyabô,	moi disant,
eyâbô,	toi disant,
oyâbô,	il disant,
oroyâbô,	nous disant,
peyâbô,	vous disant,
oyâbô,	ils disant.

Substantifs verbaux.

1° *yâra*, celui qui dit, avec les trois temps, savoir: prétérit, *yarêra*; futur, *yarâma*; futur conditionnel, *yaranguêra*.

2° *yâba* ou *e-ába*, la manière comme l'on dit, ou l'endroit où l'on dit; *cheyaba*, ce que je dis, avec ses trois temps *cheyaguêra*, *cheyaguâmâ*, *cheyabânguêra*.

2° *U*, manger ou boire.

Indicatif présent.

a-u,	je mange (ou bois),
ere-u,	tu manges,
o-u,	il mange,
oro-u,	nous mangeons,
pe-u,	vous mangez,
o-u,	ils mangent.

Impératif.

e-u,	mange,
to-u,	qu'il mange,
pe-u,	mangez
to-u,	qu'ils mangent.

Participe.

guabo, mangeant, à manger.

Substantifs verbaux.

guâra, celui qui mange, avec ses temps *guaréra*, *guârãmâ*, *guârãnguéra*; *guaba*, la manière comment l'on mange, ou l'endroit où l'on mange, également avec ses trois temps *guaguéra*, *guâguãmã*, *guâbãnguéra*.

3° *Hô*, aller.

Indicatif présent.

a-hó,	je vais,
ere-hô,	tu vas,
ô-hô,	il va,
ôrô-hô,	nous allons,
pê-hô,	vous allez,
ó-hô,	ils vont.

Impératif.

equâ ou *têré-hô*,	vas,
to-hô,	qu'il aille,
pê-hô ou *tapê-hô*,	allez,
té-hô,	qu'ils aillent.

Participes.

hôbô, allant.

gui-hôbô, *e-hôbô*, *ô-hôbô*, *pê-hôbô*, moi, toi, il ou ils et vous allant.

Substantif verbal.

ho-hárâ, celui qui va, avec ses trois temps.

4° *Yu*, venir.

Indicatif présent.

a-yu,	je viens,
ere-yu,	tu viens,
o-yu,	il vient,
ya-yu ou *oro-yu*,	nous venons,
pe-yu,	vous venez,
o-yu,	ils viennent.

Impératif.

e-yô,	viens,
to-u,	qu'il vienne,
pe-yo,	venez,
to-u,	qu'ils viennent.

Participes.

yubô, venant.

guitubô, *eyubô*, *eubô*, *oroyúbô* (ou *jayubô*), *peyubô*, moi, toi, etc. . . , venant.

Substantifs verbaux.

1° *tuhabâ*, le temps, la manière, etc. . . , comment l'on vient; ses trois temps *tuhaguera*, *tuhaguâma*, *touhabânguéra*.

2° *tuhará*, celui qui vient, avec ses trois autres temps.

5° ***Yub,*** être couché.

Indicatif présent.

a-yub,	je suis couché,
ere-yub,	tu es couché,
o-ub,	il est couché,
oro-yub,	nous sommes couchés,
pe-yub,	vous êtes couchés,
o-ub,	ils sont couchés.

6° ***Yár,*** prendre (recevoir, acheter).

a-yâ,	je prends,
ere-yâ,	tu prends,
o-guâ,	il prend, etc.
ta ou *tábo*,	à prendre.

Substantifs verbaux.

tahára, celui qui prend avec ses trois autres temps; *tahába* ou *tacába*, l'endroit, etc., avec les trois autres temps; *tembi*, ce que l'on prend. De ce dernier mot l'on fait *cherembi*, ce que je prends, *nderembi*, ce que tu prends, etc., et aussi *cherembi-há*, ce qui m'a appartenu du butin, etc. — Si c'est quelque chose à manger, l'on dit *tembi-ú*, qui fait *cheremi-ú*, *dheremi-ú*, *cemi-ú*, *o-guemi-ú*, etc.

Les principales particules qui formaient les verbaux étaient *çára*, correspondant à „celui qui

exerçait l'action": „eur" en français; *çaba*, c'est à dire, la manière dont l'action avait lieu dans sa forme passive. Ainsi, de *iukâ*, tuer, on a *iukâ-çára*, l'assassin, *iukâ-çába*, l'occasion, l'endroit ou l'instrument de mort, *iukâ-pýra*, le tué; tous les trois encore avec les formes *oèra*, *râma* et *aroèra*, pour désigner le passé, le futur ou le futur conditionnel.

Quelques particules n'ont aucune valeur, sinon ajoutées à d'autres: celles-ci sont: *pa*, *pangâ*, *pê*, *pi*, *piâ*, *raê*, *marâ*, *herâ* et *abâ*. Quoique ce dernier mot signifie aussi „homme", on l'emploie adverbialement.

Les cinq premières des particules que nous venons de citer, s'ajoutent seulement aux verbes, aux noms ou aux pronoms. La cinquième précède généralement les pronoms *chê*, *ko*, *kobaê* et *âng*. La sixième (*raê*) s'emploie seulement quand il s'agit de faits passés.

Les mots *mârâ* et *abu*, dits comme des interrogations, peuvent se traduire par: quoi? lequel? p. ex.: *mârâ-chêré koni-ne?* que ferais-je? *abá-pê-oyapó?* qui l'a fait? — Le mot *hêrâ* sert à demander, et à donner les réponses; p. ex.: si à la demande *arakaê hêrâ?* quand? on ne sait pas répondre, on dit: *arakaê hêrâ.* C'est une manière d'éluder la réponse, comme le font aussi quelques peuples en Europe.

Avec les quatre premières particules, on en compose encore quatre autres, en les faisant précéder de *te*, qui correspond au „donc“ français; p. ex.: *abâ-tepe-ohô?* qui a donc été?

De la particule *pa*, avec le pronom *ko* ou *kobaê*, on fait aussi *pako* et *pungûý*.

Bára, *bóro* (avec ses temps *horâma*, *boroèra* et *boramboèra*) *póra* et *póro* sont quatre particules, qui jouent un très-grand rôle dans la formation des mots, et nous nous en occuperons plus loin.

Particules postpositives.

La connaissance des particules et de leur usage est dans la langue dont nous occupons de beaucoup plus d'importance que celle de toutes les autres parties du discours et que dans la langue latine ou l'allemande. Contrairement aux prépositions dans ces deux langues, elles sont déclinables en tupi.

Nous croyons pouvoir les réduire aux suivantes:

1. *pe* (toujours bref, se convertissant en *me* par euphonie), lat. *in*, dans ou avec; p. ex.: *açô-tappê*, je vais en ville; *ibâ-pe*, au ciel; *hui-pe ayuká*, je l'ai tué avec la flèche.

2. *bê*, jusqu' à, ou pour; p. ex.: *iba-pe-bê*, jusqu'au ciel; *chêbe*, pour moi; *orêbe*, pour nous.

3. *bo* (toujours bref), désinence du datif (*iche-bo*, *indê-bo*, etc.) et des participes des verbes en *a*, *e*, *o* (*iuká-bo* pour tuer), signifie aussi étendue ; p. ex. : *che-cog-bo*, la grandeur de ma plantation; répond aussi quelquefois à „par“ et à „de“. et se transforme par euphonie en *mo*; p. ex.: *caa-bo*, par les bois; *oêpe-mo*, de coté.

4. *çuî* correspond au latin *ex*; p. ex.: *tába-çui*, du village.

5. *pìri*, à ou avec (latin: ad, simul, cum); p. ex.: *ayundê-pìri*, je viens à toi; *ipìri-âkârû*, je mange avec toi; *Tupā topitâ ndpìri*, Tupā reste avec toi.

6. *upê*, *pupê*, *pipê*, dans le relatif *çupé* ou *chupê*; p. ex.: *nde rubâ-çupê*, à ton père; *che-r-oca-pupê*, dans ma maison.

7. *ri* ou *rehê* font leurs relatifs *hecê* (par lui), et rarement réciproque, *gueçê*.

L'usage de cet adverbe est assez compliqué, à cause de ses transformations. On l'emploie, selon Montoya, dans les acceptions des mots latins *propter*, *adversus*, *per*, *cum*, *simul*, *pro*, *in*, *contra*, *ob*, *ab* et bien d'autres.

8. *rupi* (*çupi* au datif, *gupi* à l'accusatif) veut dire comme, avec ou par; p. ex.: *akan reco-rupi aicô*, je vis comme la tête ordonne; *tahâ nde-rupi*, j'irai avec toi; *pe-rupi*, par le chemin; *taba rupi*,

par le village; *parana rupi*, par la mer; *gupi oguerahá guaîra*, il amena avec lui son enfant.

9. *koty*, envers (versus); *tabakoty*, vers le village; *amongoty*, vers ce coté-là.

10. *ahocê*, *çoçê* ou *açoçê*, sur (supra); p. ex.: *cheaçoçe*, sur moi.

11. *mo*, au lieu de, aussitôt, ou pendant que: *tuba-mo*, à la place de père.

12. *rîmo*, comme: *che-hórámó*, aussitôt que j'irai; pour l'euphonie, fait aussi *nâmo*: *cheirû-nâmô arekô*, je l'ai comme ami.

13. *ramboé*, après: *che-mánó-ramboé*, après que je mourrai.

14. *po* (ou *mbó*), dedans: *camuchi-pó*, dans le vase; *parãnã-mbô*, dans la mer. On dit substantivement: le contenu dans etc. . . .

15. *y*, au (latin *in*): *pita*, le talon; *pitaî*, au talon.

Il y a encore d'autres particules telles que *temo*, *meimo* et *mei*, que l'on emploie aussi dans les exclamations; p. ex.: *a-çô-temo-mã! a-çô-meimo-mã!* ou *a-çô-mei-mã.**

Certaines lettres ou certaines syllabes ajoutées à la fin de quelques mots, servent aussi à modifier

* La traduction de ces trois phrases est: „Oh! si j'allais à présent".

leur signification. Elles sont indiquées par Ruiz de Montoya, dans son *Tesoro*; mais pour les chercher, il n'est pas trop facile de deviner où elles se trouvent.

En voici quelques-unes:

Un *y*, à la fin du verbe, signifie insistance, persévérance; *é* ou *ey*, à la fin, désigne qu'on agit spontanément, sans coaction; *ra*, *re*, *ro*, *ru*, sont des particules qu'on ajoute aux verbes neutres de l'article *a*, leur donnant la forme active; *ka* (*kui*, pour la femme), à la fin du verbe, employé par celui qui parle, annonce la détermination; p. ex.: *tahacá* ou *tahacui*, je m'en vais déjà. A la première personne du pluriel, on dit: *pa*; p. ex.: *chaha-pá*, nous allons déjà. *Cé*, à la fin, désigne désir, bonne disposition; p. ex.: *acaru-çé*, je suis disposé à manger; *cheho-çé*, je désire m'en aller; *mã*, à la fin, désigne des désirs ou des souhaits; p. ex.: *che-cig-mã*, ah! ma mère! En ajoutant *ã* à la fin de la phrase, on lui donne plus d'énergie; p. ex.: *aço-ã*, je m'en vais (décidément).

Composition de mots et surtout de mots verbaux.

Nous nous contenterons de citer le mot *ñẽmboé*, apprendre, qui est composé des trois autres noms *ñé*, *mo* et *e*. Nous dirons aussi avec Ruiz de Montoya que dans bien des mots commencés par *mó*,

mbó, *ñá*, *ñẽ*, *yé*, *ñỹ*, *yi*, *no*, *nò*, *ro*, *ñú*, *yú*, ces syllabes n'appartiennent pas aux mots radicaux.

Mais ce qu'il est facile de remarquer dans cette langue c'est le grand nombre de mots verbaux qu'elle contient. Ayant un verbe, on obtient par lui un grand nombre de substantifs dérivés, par la simple addition de certaines particules postpositives, et avec des formes pour indiquer, comme nous l'avons déjà dit, si l'action se rapporte au présent, au passé, au futur, ou au futur conditionnel.

Les principales de ces particules sont:

1. *ába* ou *haba*, qui généralement est précédé d'un *b* ou d'un *ç*, sert à indiquer le lieu, le temps, la manière ou l'instrument avec lequel l'agent exerce. Ainsi, de *karú*, manger, on fait *karu-haba*, tous les outils qui servent à manger ou à la table; de *iukâ*, tuer, on fait *iuká-çaba*, l'instrument, l'endroit où l'on tue, etc. Si l'action se rapportait au passé, l'on dirait au lieu de *hába* ou *çába*, *haguèra* ou *çaguèra*; p. ex. *chemundá-haguèra*, ce que j'ai volé. Le futur ferait *haqûámá* et le futur conditionnel *habanguèra*.

2. *ára* ou *hára*, qui, pour l'euphonie, selon les mots auxquels il s'ajoute, se transforme en *çára*, *dára*, *bára*, *tára*, *çoára* ou *ndoára*, sert à indiquer l'agent qui exerce l'action, et correspond à la

désinence française *eur*;* p. ex.: *iuká-çára*, le tueur; *maepo-hára*, le travailleur; *ahaïhu-pára*, l'amateur; *amota-reym-bára*, l'ennemi, etc. Si l'action se rapportait au passé, on dirait *iuká-çaroéra*. Le futur ferait *çarama*, et le futur conditionnel *çaramboèra*.

Dans quelques mots le composé se faisait aussi en *âna* au lieu de *ára*; p. ex.: *pycyron-çára* ou *pycyron-âna*, le protecteur (parrain).

3. Si l'action devient une habitude ou un métier, au lieu de *hára*, *bára*, etc., ou de leurs composés dans les différents temps, on se sert des particules *bára*, *boroêra*, *borâma*, *boramboéra*, pour certains mots; d'autres gardent la première désinence, et en outre, on les fait précéder de la syllabe *póro*; p. ex.: *póro-iuká-çára*, le bourreau, l'homicide; dans d'autres enfin, la désinence *bora* est changée en *póra*; p. ex.: *ibakê-póra*, les habitants du ciel.

La même particule *poro*, dont nous avons fait mention plus haut, se met avant certains verbes, pour en former d'autres, ainsi que nous l'avons dit.

4. *Guárá* (prétérit *guaréra*, futur *guarâma*, conditionnel *guararéra*) à la fin des mots, sert également à indiquer des habitudes de résidence,

* D'un autre côté *iára* veut dire seigneur, maître, et fait *che-iára*, mon maître, *çiara*, dominus ejus, *oiara*, son maître.

et désigne aussi la propriété, la nature, et même l'utilité du mot qui précède; exemples: 1. *Poty-i-uára*, les habitants du Poty (rivière); *taba-jára*, les habitants des villages; *chê-rope-guára*, ceux de chez moi; *paraná-i-guára*, les habitants de la rivière; 2. *chê-réhê-guára*, ce qui m'appartient; *ará-réhê-guára*, ce qui appartient à la journée ou au jour; 3. *abá-ibi-rehê-guàra*, homme de terre; *ogibirapó-réhê-guàra*, maison de bois; 4. *ichupê-guára-catú chê*, je suis pour lui de quelque profit; *chêye-úpe-guára-aikuaá catú*, je reconnais ceux qui me font du bien.

Il n'y a que l'étude et la pratique de la langue tupi, qui puissent déterminer quand il faudra de préférence employer les désinences *bóra*, *póra* et *guára*.

5. *Mõ (amô)* convertit des substantifs en verbes, ou des verbes en d'autres verbes, quelquefois par le changement euphonique de la première lettre. Ainsi, de *cué* et *curé*, remuement (du corps), on obtient *a-môngué* et *a-môngurê*, je remue (le corps); de *a-karú*, je mange, on obtient *a-mongarú*, je fais manger; et de *a-câu*, je bois du vin, *a-mongâu*, je fais boire du vin; de *çorog*, rupture, *a-mondorog*, je romps; de *a-çuú*, je mords, *a-monduú*, je mâche; de *a-puká*, je souris, *a-mombuká*, je fais rire; de *a-pag*, je suis éveillé, *a-amonbag*, j'éveille (quelqu'un);

de *kirá*, graisse, *a-monggirá*, j'engraisse; de *tigui*, goutte, *a-mondiguí*, je fais tomber des gouttes.

6. *Pyra* (prétérit *pyréra*, futur *pyrâma*, conditionnel *pyramboèra*), caractéristique de la forme passive; p. ex.: *i-iuká-pyra*, le tué; *i-iuká-pyrâma*, celui qui sera tué; *i-iuká-pyrambuéra*, celui qui aurait dû être tué.

Quant aux adverbes de lieu, il faut avertir que dans la réponse à une question indiquée par l'adverbe *mâmôpê*, il s'agit d'un endroit, et que l'on devra toujours ajouter *pe*. De cette manière que si l'on demande *mâmô-pê ereçô?* où vas-tu? il faudra répondre, p. ex.: *ta-pe* ou *ko-pe* etc., c'est à dire, au village, à la plantation, etc. Mais si le nom finit par une syllabe nasale, au lieu de *pe*, l'on dira *me*; p. ex.: *paranã*, *paranã-me*, à la rivière. Il y a cependant quelques exceptions où, au lieu de *pe* ou de *me*, on met seulement un *i*; mais l'usage seul pourra les enseigner.

S'il s'agit d'une personne, au lieu de *pe*, on fera usage de la préposition *pyri*.

A la question *mamôçuipe?* on ajoute au mot de la réponse la préposition *çuy*; p. ex.: *oka-çuy*, de la maison.

A *marangotipe?* on répond en ajoutant au mot les syllabes *kotig*.

Par la même raison, à la demande *mâmôrupipê?* on répond en ajoutant les syllabes *rupi*; p. ex.: *oka-rupi*, de la maison.

Il faut ajouter que les femmes ont des formes de parler quelquefois très-différentes de celles des hommes, même dans les adverbes et les interjections. La même action exécutée par une femme a souvent pour la désigner un verbe différent de celui que les hommes emploient. Ainsi, pour dire chanter, l'homme se sert d'un verbe et la femme d'un autre verbe très-différent; l'homme disait *a-poraheî*, et la femme *a-ñeengaraî*. Cette difference était remarquable dans les interjections. Nous dirons aussi, en terminant que les alphabets européens appliqués à la langue tupi sont insuffisants nour représenter toute la varieté de ses sons, malgrè les accents adoptés par le lexicographe Montoya. Peut-être dans l'avenier on arrivera à inventer quelque système phonétique exprès, ou à se rallier à l'arabe ou au devanagari, pour fixer plus justement les sons* articulés par la bouche même des Tupis.

* „Jam lingua sibilando, jam naribus rhonchisando, jam dentibus stridendo, jam guthure strepitando.“ Dobriz. II, 163.

CHAPITRE HUITIÈME.

Origine des Américains Tupis et celle des anciens Egyptiens. Autres peuples touraniens. Explication des éléments sémitiques rencontrés dans la langue égyptienne et des éléments égyptiens dans les langues sémitiques. Cas analogues.

On a beaucoup écrit sur la genèse des Cariens, de même que sur celle des Egyptiens, en attribuant presque toujours aux deux peuples une origine identique. On a voulu les faire, tantôt sémitiques, tantôt kouschites, tantôt même américains.

Nous pensons que leur origine était sans doute la même, mais qu'elle n'était pas ni orientale ni occidentale; et qu'ils appartenaient, l'un et l'autre, à un de ces nombreux peuples nomades du nord de l'Asie, que les modernes, en généralisant, ont voulu appeler de Touran, et que les anciens ont connus sous les noms de Scythes, de Sarmathes, et de Kimmériens, selon le lieu qu'ils habitaient.

Ces peuples, d'après les traditions qu' Hérodote, Strabon, Justin et Orose se sont chargés de nous transmettre, ne s'arrêtèrent un peu dans leurs invasions continuelles des pays du sud, que depuis

que parmi ceux-ci s'organisèrent quelques grandes nations plus ou moins militarisées. Ils étaient nomades, et changeaient de place à tel point, que l'on voit encore de nos jours sur les bords du Lena les Jakoutes, qui, selon Strahlenberg, demeuraient autrefois sur les versants du Thibet; si bien qu' étant dans la région des rennes, ils ont conservé encore l'usage du cheval.

Même après l'établissement de la grande nationalité assyrienne et de la mède, des barbares kimmériens, sortis de l'ouest de la mer Caspienne, sous les ordres de leur chef Madyes, se sont jetés sur les rives de l'Euphrate, en saccageant et incendiant des villes de la Chaldée et de la Mésopotamie. Ils passèrent en Syrie, à Damas, et allèrent jusqu'aux frontières de l'Egypte, où Psamétik I négocia avec eux pour échapper à leurs déprédations. Il est même possible que, dans le nombre des concessions faites à cette race, l'on doive compter celles accordées aux étrangers, pour la fondation de la ville et du port privilégié de Neucrate, fondation qui a été surtout en faveur des Cariens et des Ioniens.

Près de dix-neuf siècles plus tard, vers l'an 1244 de notre ère, les Kharizmiens, habitants du Khouarezm, chassés de la haute Asie par les conquêtes de Tchingiskhân, étaient venus en Syrie, et, sur l'invitation du sultan d'Egypte, ils avaient

attaqué les Francs et leurs alliés sous les murs de Ghazzah.

Deux de ces grandes émigrations, également déjà dans l'ère chrétienne, ont donné origine en Europe aux deux grandes nationalités turque et hongroise.

Un exemple plus récent des émigrations en masse de ces peuples, vers un endroit très-distant, s'est présenté, selon Hommaire de Hell,* encore durant le dernier siècle, sous le règne de Catherine, des rives du Don vers les extrémités orientales de la Mongolie.

Ces peuples étaient généralement, comme encore aujourd'hui, indolents et peu amis du travail; habitant des contrées peu fertiles, qu'ils cultivaient à peine, chaque fois qu'ils souffraient d'une plus grande disette ou de la famine, ils changeaient de pays. Ceux de l'Asie septentrionale, ayant au nord la mer glaciale, au sud des chaînes de montagnes, et après les déserts de la Mongolie, se jetaient vers le sud-ouest, par une espèce d'entonnoir que la nature présente au sud des chaînes de l'Oural, des deux côtés de l'Aral, sur les bords de la mer Caspienne, d'où ils passaient dans l'occident de l'Asie et même en Europe.

* *Travels in the steppes of the Caspian Sea*, p. 227—235.

En général, ils appartenaient à la race appelée mongole; mais, par suite des croisements successifs, on y voit aussi de nos jours des types tout-à-fait caucasiens; néanmoins, le plus grand nombre se classifie en deux races, l'une rousse, et l'autre, plus au sud, brune. C'est à cette dernière, aux cheveux noirs et lisses, rasés en partie, de haute taille, aux grandes oreilles, aux épaules larges, aux jambes sèches, aux bras nerveux et aux longues mains qu'appartiennent les peuples dont nous nous occupons: les Tupis et les anciens Egyptiens. Les indices en faveur de ce que ces deux peuples étaient touraniens nous sont fournis par la philologie comparée, en la consultant avec la circonspection nécessaire et avec la prévention de ce que leur séparation de la nation mère a eu lieu depuis quelques milliers d'années, et que les descendants des deux colonies détachées de la même nation mère ont après subi tant de transformations au contact d'autres peuples. Cette nation mère nous paraît correspondre à celle, aujourd'hui nord-altaïque, qu'on peut nommer mongole-ostiaque, encore récemment dispersée en hordes avec des dialectes différents, dans lesquels il n'est pas difficile de trouver çà et là maints mots égyptiens et tupis, avec les changements naturels depuis le cours de tant de siècles, pendant lesquels

la langue a aussi, à son tour, subi des invasions de celles de plusieurs autres peuples voisins.

Au siècle dernier, Strahlenberg a dit qu'une de ces langues, celle des Kanskis, „était à peine reconnaissable par suite de la quantité de mots étrangers qui s'y sont mêlés, par l'effet de la communication que ce peuple a eu avec ses voisins". * Les mots anciens ne se trouvent que clairsemés dans plusieurs des dialectes disséminés de la même langue: il faut tâcher de les y trouver.

Occupons-nous d'abord des Egyptiens. Cherchons dans leur langue, ou plutôt dans le copte, qui la représente, des mots de la vie primitive et représentant des idées positives et qui ne puissent se confondre ou souffrir la concurrence avec quelque synonyme; p. ex.: *soleil*, *lune*, *ciel*, *étoile*, *eau*, *fleuve*, *père*, *œuf*, *langue*, *champ*, *pierre*, *noir*, et les nombres fondamentaux.

Nous savons que les Egyptiens nommaient le soleil *rha* et la lune *yoh*, noms qui ont même passé dans leur mythologie. Or, dans les dialectes assan et kotowzkien ou kanskien, cités dans le Mithridates (I, 560 et 561), le soleil est nommé *era* ou *yera*, ce qui ne diffère pas beaucoup de *rha*. Dans ces mêmes dialectes la lune est nommée *shui*.

* Strahlenberg, „*Der Nord- und Östliche Theil von Europa und Asia*", Stockholm, 1730, p. 36; trad. française p. 167 du vol. II.

Etoile, dite en égyptien *seb* ou *siu*, en copte **ⲥⲓⲟⲩ**, se dit en yenisei-ostiaque *xoax*; et ciel, en copte **ⲡⲉ**, **ⲡⲏ**, **ⲫⲉ**, se dit dans ce dernier dialecte de même que dans le kottique-sibérien *ês*.

L'eau, dite en copte **ⲙⲟⲩ**, **ⲙⲱⲟⲩ**, **ⲙⲟⲟⲩ**, **ϩⲟⲩ**, etc., se dit encore *mu* dans neuf dialectes tongouses cités dans le vocabulaire pétropolitain (n. 138 à 146) et dans un ouvrage de Klaproth.* Dans d'autres dialectes sibériens, on la désigne par les monosyllabes analogues, *bu*, *be*, *bi*, *u*, *uth*, etc.

Fleuve en copte **ⲓⲁⲣⲟ**, dans plusieurs dialectes sibériens *iára*.

Nons savons que **ⲁⲃⲃⲁⲥ**, en copte, signifie père. Aussi, dans les dialectes kamash et koibal,** nous trouvons les mots *abá* et *abba*, donnés avec la même signification dans le dictionnaire pétropolitain (n. 132 et 133). Le dernier mot se trouve aussi dans un des dialectes tongouses. Dans ceux des ns. 134 et 151 du même dictionnaire, nous trouvons encore *abbe*, *iaba* et *obi*; dans le assan et kanskien *opb*; dans l'ostiaque *obo*, et finalement dans le koibal, kotowan et assan *op*.

Nous avons vu qu'en égyptien *u*, signifiait „un champ". Or, *u* a aussi précisement la

* *Verzeichniss der Chinesischen und Mandschuischen Bücher und Handschriften* etc., Paris, 1822.

** Cités dans le *Mithridates*, I, 558.

même signification en yenisei-ostiaque. Nous avons aussi vu qu'en égyptien *tes* [hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes], désignait „pierre". Le mot en yenisei-ostiaque est encore presque le même: *tyès*; dans d'autres dialectes sibériens *tas*, presque comme en turc.

Pour l'oeuf, en égyptien *suḥt* [hiéroglyphes], en copte **ⲥⲱⲟⲩϩⲓ**, nous trouvons dans le kottique sibérien *sulei*, et dans les dialectes assan et kanskien (149 et 150) *schulei.*

„Langue": en copte **ⲗⲁⲥ**, **ⲁⲥⲡⲉ**, **ⲁⲥⲡⲓ** etc. En yenisei-ostiaque *alap*; en koibale *islip*; dans d'autres dialectes sibériens *alupb.*

„Noire": en égyptien *kêm*, en copte **ⲕⲏⲙ**; dans les dialectes yenisei-ostiaque et kottique *kon*, *koni*, *hon*. *Kem* était aussi le nom du fleuve Yenisei avant d'avoir reçu les eaux de la Tongouska.*

Correspondant au nombre „un", en copte **ⲟⲩⲱⲧ** (*uān* en égyptien), nous avons en kanski *opp*. Pour „deux", en copte **ⲥⲛⲁⲩ**, nous trouvons en yenisei-ostiaque *ynäm*, en kanski *tzida*. Pour „trois", en copte **ϣⲟⲙ**, **ϣⲙ̄ⲧ** etc., nous avons le tongouse *ssuum*; et pour „quatre" **ϥⲧⲱⲟⲩ**, **ϥⲧⲟⲟⲩ**, **ϥⲧⲉⲩ**, **ϥⲧⲟ**, **ϥⲧⲟⲉ**, nous avons en kanski *thoeta*, et dans un autre dialecte (czuwasque) *twata*, etc.

* Donner, pag. 93.

Au delà de „quatre“ les noms des nombres diffèrent; mais si nous nous rappelons qu'Anchieta dit que la numération fondamentale des Tupis ne dépassait pas le même nombre quatre (que Lery élève à peine jusqu'à cinq) il serait plutôt étonnant que les devanciers des Tupis, ainsi que des Egyptiens primitifs, fussent en arithmétique plus forts que d'autres de la même famille, venus après eux.

Ne possédant pas de vocabulaires assez complets de ces dialectes nord-altaïques, il nous est de toute impossibilité d'offrir d'autres analogies; mais nous croyons que celles mentionnées ci-dessus sont suffisantes pour nous fournir des arguments assez décisifs qui démontrent l'origine de l'ancien égyptien; et par conséquent le peu de fondement avec lequel les Egyptiens, descendus eux-mêmes des Scythes, prétendaient, selon Trogue-Pompée, être plus anciens que ces derniers.

Nous devons toutefois ajouter que les mots primitifs et radicaux dans ces langues sont monosyllabiques, qu'elles abondent en onomatopées, et que les réduplications y sont employées dans les mêmes cas que dans l'égyptien et dans le tupi.

La comparaison des grammaires par un philologue exercé pourrait mieux justifier nos idées. Mais la tâche ne serait pas facile, après quelques

milliers d'années et quand une des langues (l'égyptien) est morte depuis tant de siècles.

Croyant ainsi résolue l'énigme de l'origine des anciens Egyptiens, nous devons ajouter qu'il ne faut pas s'étonner que ceux-ci sont venus de si loin jusqu'à la Méditerranée. Nous devons nous rappeler la grande facilité de locomotion de ces peuples nomades; d'autant plus qu'il ne faut pas, à toute force, croire qu'avant d'arriver aux bords du Nil (peut-être en quatre hordes pour respecter le texte de la Bible, quant à Misraim), ils aient dû faire le trajet justement depuis les affluents de la haute Yenisei, où, au dernier siècle et encore du temps de Castrén, vivaient des peuples avec des mots semblables dans leur langue. Par suite de leur tendance nomade, ces peuples auraient bien pu, comme nous l'avons dit, résider quarante siècles avant, plus au sud ou plus au nord, du côté de la Lena ou d'Archangel, ou encore bien plus à l'ouest.

Si l'on étudie la langue tupi en donnant plus d'attention aux mots de la vie pour ainsi dire primitive, et qui n'ont pas dû se changer par l'adoption des idées religieuses ou des industries d'autres peuples plus civilisés, les Tupis se dénoncent aussi comme de la même race.

Justement c'est parmi les Mongoles-Ostiaques que l'on rencontrait, encore dernièrement, des peuples dont les langues possédaient nombre de mots analogues à d'autres en tupi. En outre de ceux, déjà cités dans le rapprochement avec des mots égyptiens, pour désigner eau, champ, père, œuf, nous y trouvons *kura*, canot, en tupi *igára*; *birá*, fleuve, en tupi *pará*; *aká*,* *yeká*** ou *takai*, tête, en tupi *akan* (égyptien *ānān*); *guma*, noir, obscur, en tupi *una*; *tsanga*,*** blanc, en tupi *tinga*; *sui* (yenisei-ostiaque) jaune, en tupi *jub*; *go*, fruit, en tupi *yá*, et autres.

En recueillant ces rares vestiges de similitudes de mots reneontrés encore épars dans les dialectes de la nation que nous croyons mère, nous sommes d'accord avec un auteur contemporain, peu enclin du reste à admettre l'existance de rapports entre les deux continents. Après avoir dit que la structure du langage est de grande importance pour établir la parenté des races, il admet que, par des migrations et des invasions, les langues peuvent arriver „à se confondre dans les dialectes des clans environants“.†

* Dialect. pétr. Nr. 113.

** Ibid. Nr. 112.

*** *Tsanga-Youss* veut dire le „Youss (fleuve) blanc.“ Gmelin.

† H. H. Bancroft, „*The native races*“ etc.

Si la nation mère de ces deux peuples, égyptien et tupi, à l'époque de l'émigration de l'un et plus tard de l'autre, vers la Méditerranée, séjournait alors, comme à présent, sur un des affluents de la Yenisei, il ne serait pas difficile d'expliquer le trajet des émigrants, en descendant la même Yenisei, et remontant après l'Obi et le Tobol, passant ensuite des versants plus occidentaux de ce fleuve aux plus orientaux du Volga, et de ce dernier, par un court trajet, au Don, qui les aurait menés dans le Pont Euxin et dans la Méditerranée.

La circonstance que les Cariens et plus tard les Tupis, se sont complètement adonnés à la navigation, fait croire qu'ils auraient été déjà un peuple habitué à l'eau: sans doute issu d'une branche analogue à celle des Mongoles d'eau ou Su-Mongoles de notre temps, appelés par les Chinois *Shui-Tatars* (Tatars d'eau), que l'on identifie aux anciens *Abiens*, mot pris d'un autre semblable de l'ancien persan, signifiant habitants dans l'eau;* nommés aussi *Picti*, parcequ'ils étaient tatoués, comme encore de nos jours le sont les Tongouses. Ptolémée place ces mêmes *Picti* près du 60e parallèle, où demeurent à présent les peuples dont nous avons cité les mots.

* Dans l'ancien persan *api* signifie eau.

En réfléchissant à la facilité, avec laquelle les Tupis improvisaient leurs canots ou radeaux, quelquefois même avec des écorces d'arbres ou des plantes aquatiques semblables au papyrus, qui se trouvent dans les endroits marécageux, à celle aussi avec laquelle ils traînaient par terre, dans certains isthmes, jusqu'aux eaux navigables des versants opposés, ces moyens de communication, — facilité qui leur aurait sans doute été transmise par leurs pères, nous concevons l'arrivée de ces émigrants dans la Méditerranée de la manière la plus commode pour eux par cette voie. Tout au plus, de la mer Caspienne, ils auraient pris par la Géorgie, laissant au sud l'Ararat et côtoyant ensuite les versants méridionaux du Taurus jusqu'à la Méditerranée.

En tous cas, pour ce qui regarde les Egyptiens, nous avons même une forte raison pour ne pouvoir pas croire qu'ils fussent arrivés en Egypte par l'isthme de Suez, mais bien par la Méditerranée, c'est qu'au commencement ils n'ont pas eu de chevaux, mais seulement les ânes qu'auraient déjà possédés les autochthones, sans doute peuples éthiopiens.

Quant aux Cariens, nous inclinons à les croire arrivés par terre de la Caspienne à la Méditerranée et cela à cause des formes ariennes, que nous trou-

vons dans la langue tupi, et qu'ils auraient pu adopter pendant ce trajet effectué peu à peu.

Nous devons ajouter ici qu'il paraît que ce n'était pas un privilège exclusif des Tupis et des Tatars d'eau, celui de la facilité de traîner leurs canots par terre. L'usage devait être familier à tous les anciens navigateurs de la Méditerranée; puisque Apollonius de Rhodes dit même que les Argonautes portèrent sur leurs épaules, pendant douze jours et douze nuits, à travers les sables de la Lybie, rien moins que le navire Argos, qui, soit dit en passant, même par ce simple fait, n'aurait pu être qu'un simple galère ou grande pirogue de guerre des Tupis. Et il ne faut pas nous étonner de ce que les Anciens dans des barques si frêles ont entrepris de grands voyages maritimes. Les Tupis, plus tard, nous ont montré pratiquement comment cela pouvait s'effectuer. Les barques étaient peu chargées, et les rameurs, très-sobres, réduisaient le plus possible leurs provisions de bouche et se nourissaient du produit de leur pêche; et s'il arrivait à une des barques de chavirer, même en haute mer, tout l'équipage se lançait à la nage, et bientôt on rédressait la barque, et on la remettait à flot.

Les deux peuples, immigrant dans les pays où ils ont réussi à s'établir, l'un plusieurs siècles

après l'autre, auront modifié leurs anciennes habitudes. Les Egyptiens, soumis à leurs prêtres, sont devenus un peuple religieux, calme, agricole, industrieux et esclave des principes de la morale et de la justice, et ils ont réussi à former une nation, qui a subsisté des milliers d'années, et qui est arrivée à laisser d'elle un brillant souvenir jusqu'à nos jours. — Les Cariens sont devenus navigateurs et grands pirates: ils se sont agrandis par des conquêtes qu'ils n'ont point su conserver; et après n'avoir rien créé, ils ont fini par disparaître de la Méditerranée.

Quant à l'audace nécessaire pour venir s'établir si loin, dans l'Egypte et la mer Egée, ce ne serait certes pas nous qui aurions la moindre difficulté à la trouver très-naturelle, après avoir assisté, il y a trois ans (1872), à la foire de Nizni Novogorod, et y avoir été témoin de la facilité avec laquelle les Sibériens de nos jours arrivent chaque année sur les bords du Volga, en traversant toute l'Asie depuis la Chine, pour y apporter le thé appelé de caravane. Mais c'est surtout en étudiant les mœurs et les habitudes de tous ces peuples sibériens, dans les ouvrages des écrivains et voyageurs qui s'en sont occupés, que l'on arrive à la conviction que les Tupis et les anciens Egyptiens ont été leurs descendants. En lisant

donc les ouvrages de Strahlenberg, Müller, Gmelin, Fischer, De Guignes, Pallas, Tooke, Coxe, Cochrane, Bell, Sauer, Loskiel, Krascheminikow, Ledyard, Schmidt et Castrén, voici ce que nous y trouvons: Comme les Tupis et les anciens Egyptiens, ces gens ont peu de barbe; ils rasent en partie leurs cheveux; ils croient aux mauvais esprits, et leurs prêtres ou *kamms* sont à la fois leurs médecins et sorciers ou devins. Comme les Tupis au milieu de leur barbarie, ils se distinguent par un esprit hospitalier, et sont renommés par la perfection de leurs sens de la vue et de l'odorat et par leur instinct à s'orienter dans les localités. Encore comme les Tupis, ils aiment la danse et les chants des faits héroïques des leurs; ils supportent très bien la fatigue et la famine, devenant voraces lorsqu'ils obtiennent de quoi se rassasier, continuant après à vivre dans la même imprévoyance; ils ont les chiens pour compagnons inséparables; ils s'occupent de la guerre, de la chasse, ainsi que de la pêche, et leurs femmes de cultiver la terre; ils tuaient leurs prisonniers et conservaient les femmes en esclavage; ils connaissaient les moyens d'obtenir le feu par le frottement rapide d'un bâton pointu sur le trou d'une planche, comme les Tupis sauvages; et enfin, ils fument comme ceux-ci le tabac, en passant

le même cigare ou chibouk des uns aux autres. C'est très probablement, comme nous l'avons dit, un usage qu'ils suivaient comme les Chinois,* bien avant la découverte de Colomb et depuis un temps immémorial; de manière qu'il n'est que très possible que le tabac soit cette vertueuse plante dont Herodote dit que les Scythes Massagêtes aspiraient la fumée; et la même dont, selon Maxime de Tyr,** des Scythes buvaient en cercle la fumée, avant leurs danses et leurs chants dans l'ivresse. Encore de nos jours les Hottentots fument le tabac de la manière décrite par Maxime de Tyr.

Depuis un temps immémorial les Sibériens reçoivent le tabac de la Chine et aussi le thé, dont ils ne peuvent se passer, fait à leur manière. Comme les Tupis encore, ils sont grands nageurs et se jettent à l'eau avec la plus grande facilité pour sauver les leurs ou pour se sauver eux-mêmes, en cas de persécution ou de naufrage. Ils étaient très-adroits dans le tir à l'arc. Ils supportent le travail jour et nuit, sans proférer une seule plainte, et, comme les Tupis encore, ils gardent leurs viandes séchées ou *boucanées*, de même que les produits de leur

* Voir avant, pag. 101.
** Diss. XI; voir éd. Davis, 1703, page 122.

pêche, ceux-ci quelquefois réduits auparavant en farine, aussi comme les Tupis, avec leur *pira-cui.*

En remarquant qu'entre les versants de l'Obi et de la Yenisei répandue la syphilis est de nos jours si répandue, si familière même, on est tenté d'aller plus loin, et d'imaginer que les Cariens l'auraient apportée les premiers en Amérique . . .

La tendance même des peuplades tupis à se donner les unes aux autres des sobriquets,* plus ou moins injurieux, se rencontre chez les Sibériens. Selon Gmelin, ils nomment les Taréens, apostats ou pendus; les Kousnetséens, marmottes; les Tomskiens, fanfarons; les Sourgoutes, louches; les Beresoiens, mangeurs d'écureuils; les Mangaséens, visages sereins, et aussi mangeurs de poisson séché; les Krasnoiarskiens, opiniâtres; les Ilimskiens, mouches d'Ilimsk; les Jacoutes, mangeurs d'écorce.

Aussi, comme les prêtres des Tupis avec leurs *uiupar*, les kamms sibériens avaient les chapelles un peu éloignées des villages, et dans leurs sortilèges ils faisaient également des contorsions et des grimaces.

Les Tupis ont gardé un autre souvenir de leur origine dans l'habitude d'accompagner leurs attaques en poussant des cris horribles. Sans doute les Cariens auraient fait aussi de même, et de nos jours

* *Hist. Ger. do Brazil* (1ère éd.), vol. I, page 102.

les peuples mongoles et tatares conservent encore un tel usage. Nous l'avons vu, tout dernièrement, chez les troupes de Khiva, à l'occasion de leurs rencontres avec les Russes conquérants.

On cite même* certains usages, dans le sein de la famille, qui sont identiques, entre les Tupis et les Sibériens, Calmoukes et Tatares.

Mais ce qui, quant à nous, rapproche plus ces peuples des anciens Egyptiens, de même que des Tupis, c'est la préférence donnée aux racines de certaines plantes pour leur alimentation. Ceux des environs de Krasnoiark mangeaient, outre certains oignons ronds, les oignons du martagon ordinaire, ou d'une autre espèce rouge-cinabre (*Terrae glandes*, *Lathirus* etc.); ceux de Kanskoi faisaient même un pain avec des oignons de martagon et autres espèces de lis. Les Tongouses d'Argoune mangeaient une racine de bistorte nommée *moaka.*** Plusieurs peuples sibériens mangent encore d'autres racines; telles que de *l'Erithronium*, que l'on y nomme *bess*, de l'argentine (*Potentilla*), de la pimprenelle *sanguisorbe*, de la petite bistorte (*Polygonum*), d'une espèce de campanule *atlik*, d'un jonc fleuri appelé *kiélassa*, de plusieurs espèces de lis (*Lilium*), de deux genres de sainfoin

* Martius, „*Von dem Rechtszustande*" *etc.*, page 46, 56 et 57.
** Gmelin.



(*Hedysarum*), l'un à fleurs pourpres et l'autre à fleurs jaunes pâles. Ils mangent crues les racines de la pimprenelle et de l'argentine; ils les font sécher toutes, excepté la dernière qu'ils réduisent en poudre, pour en faire après des bouillons épais, comme les Tupis avec la farine de manioc. Enfin, ils mangent tous les oignons ou racines bulbeuses qu'ils trouvent dans les champs; et il n'y a rien d'étonnant, s'ils ont colonisé l'Egypte, qu'ils y aient emporté d'avance le goût non seulement pour les *oignons d'Egypte*, mais aussi pour tirer parti, comme aliments, de toutes sortes de racines du lotus, de la colocasse, etc.

La nature même de ces aliments froids et la température basse du pays contribuent beaucoup à ce qu'ils ne puissent se passer de prendre en quantité des boissons fermentées, et de s'adonner à des saturnales de plusieurs jours jusqu'à l'épuisement complet de leurs provisions alcooliques; usage qui se trouvait aussi parmi les Tupis, malgré la différence des climats.

Au siècle dernier, il y avait même encore des Sibériens avec des *metáras* ou botoques à la joue, parmi ceux qui habitaient vers le nord-est de l'Asie, sur les côtes de la mer glaciale. Nous le savons par le témoignage d'un voyageur digne de foi, de Gmelin. Nous nous bornerons à transcrire ici

dans notre texte le passage de son récit, dans le résumé en français de Keralio (I, 426). Il y est dit que ces Sibériens „ne se croiraient pas parés, s'ils n'avaient pas une dent de cheval marin passée dans un trou qu'on leur fait exprès à la joue"; en comparant même le défaut de cet ornement parmi eux à celui des Européens, qui, s'ils n'eussent été frisés et poudrés, n'auraient pas osé se montrer".*

Nous devons ajouter ici que nous avons acquis la conviction que l'on viendra encore à prouver être de famille touranienne quelques autres langues anciennes non classifiées ou éteintes, et peut-être l'étrusque entr' elles. Par nos études, nous y avions déjà rallié le basque, avant même de savoir que ce fait était déjà admis par les philologues après les études du prince Lucien Bonaparte. Nous nous bornons donc à ajouter que la *couvade*, connue dans le Béarn (Basses-Pyrénées) et quelques autres pays, c'est à dire la pratique de faire rester le mari quelques jours au lit après les couches de la femme,

* Voici les mots de l'original: ... „dass sie diese Figuren in dem Gesichte für etwas schönes halten", eben so wie die Tschuckschi, welche in den nordöstlichen Gegenden von Sibirien an dem Eismeere wohnen, einen Wallzahn, den sie an den Backen jeder Seite durch ein besonderes dazu schon in der Kindheit in die Backen gemachtes und erhaltenes Loch durchstecken, oder wir Europäer in Locken gelegte und gepuderte Haare als einen Zierrath ansehen". — D. Johann George Gmelin's *Reise durch Sibirien*. Göttingen, 1751—1752, II, 645).

pratique suivie parmi les Tupis sauvages encore de nos jours,* doit, sans doute, avoir été une introduction des peuples de Touran.

Des études plus profondes arriveront peut-être à démontrer la même influence touranienne dans la famille malaise, et dans celles des îles polynésiennes de Pâques, de la Société et Marquises. Dans cette dernière langue nous avons remarqué les mots *érao*, abeille, *uri*, chien, *dudu*, feu, *evi*, eau, et quelques autres. Quant à la langue malaise, c'est elle qui** possède le mot *tanah* تانه, pour désigner terre, mot qui est passé à l'extrémité de l'Europe, dans les mots Lusitania, Aquitania, Turdetania, etc.

Les similitudes que l'on remarque entre l'égyptien et les langues sémitiques, dans un grand nombre de racines identiques, dans les pronoms, et dans plusieurs formes des verbes et même de la syntaxe, peuvent être facilement expliquées, quelques-unes par l'influence touranienne des Chananéens sur les autres peuples sémitiques, et le plus grand nombre par le contact intime de ces mêmes peuples sémitiques avec l'égyptien, pendant des siècles, alternant successivement les rôles de conquérants et de conquis. De la même manière peu-

* Voir *Historia Geral do Brazil*, 1ère édit. vol. I, p. 229 et plus explicitement Gabriel Soares, IIe part., chap. 154.
** Selon le savant Prof. Friedr. Müller.

vent être expliquées toutes ces ressemblances de tant de mots des pays au sud de l'Egypte avec l'ancien égyptien. Non seulement quelques mots du pays auraient été adoptés par les premiers Touraniens qui s'établirent sur les bords du Nil, mais d'autres auraient été introduits plus tard au delà des cataractes par les conquêtes égyptiennes.

Pour pouvoir se faire une idée assez juste de cette influence, il suffira de nous rappeler comment la domination des Romains est parvenue à latiniser les Gaules, et celle des Maures à arabiser l'Espagne. Encore sous nos yeux la Finlande se slavise peu à peu, et l'Algérie emprunte beaucoup du français et pourra finir par devenir française, comme l'Egypte a fini par devenir arabe.

Conclusion.

Pour le moment, dans l'anxiété où nous sommes de soumettre nos idées au public, nous regardons ce travail comme terminé.

Nous nous plaisons à reconnaître le premier que cette étude est encore susceptible de bien de développements; et, même après que nous l'avions terminée, en consultant, pour un autre propos, des livres sur les langues du monde ancien, nous n'avons pas manqué d'y faire encore des récoltes, qui offriraient quelques arguments de plus.

Cependant notre but est satisfait. Nous ne nous sommes pas proposé de présenter des analyses complètes et profondes; mais seulement, comme nous l'avons déclaré, d'attirer par quelques pages écrites à la hâte l'attention des savants sur les nouveaux faits et coïncidences qui nous semblent destinés, en tout cas, à jouer un grand rôle dans les recherches sur l'histoire de l'humanité. Quand même nos explications et interprétations viendraient à ne pas être acceptées, nous espérons pouvoir obtenir quelques lumières de plus par la discussion. Nous n'avons pas le moindre intérêt de voir

triompher nos idées actuelles; si elles n'expriment pas la vérité, c'est celle-ci que nous nous empresserions d'embrasser, si l'on arrivait à donner des explications ou des preuves meilleures que les notres.

Pour ce qui regarde le fait d'une émigration à travers l'Atlantique, nous récapitulerons nos arguments de la manière suivante:

1° Parmi les Tupis, les canots, les armes et un grand nombre d'usages et d'outils étaient identiques à ceux des anciens peuples de la Méditerranée.

2° Les Tupis ont dû principalement leurs conquêtes surtout à leurs grands canots de guerre de cinquante à soixante rameurs, comme les anciens pentécontores, qui ne se rencontrèrent en Amérique que là où leur influence s'était fait sentir.

3° Dans les Antilles, le souvenir de l'arrivée primitive, sans femmes, de Caribes ou Tupis conquérants était encore assez vif au temps de Colomb (V. p. 99).

4° On rencontre dans la langue tupi un grand nombre de mots* des anciens peuples de la Médi-

* Ces mots n'auraient certainement pu passer avec les vents, et ils sont en trop grand nombre pour que leur identité puisse être considérée comme fortuite, d'autant plus qu'ils ne sont pas même de nature onomatopaïque, selon la théorie du *howhow*. En outre, en nous bornant à deux exemples, que faut-il penser du mot *tai*, fils, seulement dans

terranée, ce qui ne peut avoir été que la conséquence d'une émigration, à moins que l'on ne préfère croire à quelque miracle, ou bien à un concours impossible de fatalités, qui se seraient données la main pour induire l'humanité en erreur.

5° Le nom de Carys par lequel se désignaient les Tupis, nom qu'ils donnaient aussi aux blancs arrivés par mer; le fait que les Cariens étaient à une certaine époque de grands navigateurs, même dans l'Atlantique, et que, selon Strabon, ils avaient pris dans leur langue (barbare selon Homère) des mots grecs, donnent en leur faveur toutes les probabilités (p. 73 & suiv.), quand nous avons montré des mots grecs aussi dans le tupi.

6° Si cela était, les Cariens seraient un peuple de famille égyptienne, comme les Tupis paraissent

l'acception de „l'engendré" (p. 32), dans les deux langues égyptienne et tupi? Et comment peut-on concevoir, sinon par héritage, la réunion dans les deux langues des trois syllabes successives „*te-ke-nu*" (p. 38) pour désigner le même adverbe „voila"? Donc, puisque dans les langues de l'Amérique du Nord on ne trouve pas de traces du passage de ces émigrants, il n'y a qu'à recourir à une émigration maritime, d'ailleurs plus facile et plus naturelle, comme nous le démontrons.

De semblables identités de mots pourraient bien passer inaperçues lorsqu'il s'agit d'un même continent, où il est entendu que des migrations préhistoriques ont toujours existé et où leur présence ne servirait qu'à les confirmer; mais quand les identités se trouvent dans les mots de deux continents séparés, que l'on soutient n'avoir jamais été en communication, ne viennent-elles pas protester contre ces prétendus isolements?

La question que nous ne faisons qu'aborder, mérite bien d'occuper l'attention des philologues; et l'étude de la langue tupi, rattachée à l'ancien monde, méritera dorénavant qu'ils lui accordent bien plus de soins que jusqu'ici.

l'être, d'après un grand nombre de mots identiques dans les deux langues.

7° Finalement, il n'y a qu'une émigration par mer qui puisse donner une explication à tant de faits qui la demandent; soit en supposant que les navigateurs, allant aux anciennes colonies à l'ouest de l'Afrique, aient été entraînés par des tempêtes; soit en admettant qu'après une grande victoire de leurs ennemis, ils aient préféré se lancer à l'aventure dans leur élement, plutôt que de s'exposer à une capture certaine pour être sacrifiés, ou réduits en esclavage, après qu'on leur eût coupé les mains et le phallus, comme c'était l'usage de l'époque (p. 87), même parmi un des peuples les plus pieux, comme l'étaient les Egyptiens.

Nous nous permettrons d'ajouter encore ici que, dans la page 31, le mot tupi *peĩ* et l'égyptien *pefi* doivent être considérés identiques, si nous nous rappelons que les Tupis ne pouvaient pas prononcer la lettre *f* (v. page 110). Ainsi la dite lettre *f* aura été convertie en aspirante; de même que, par l'influence arabe, l'ancien mot castillan *fijo* fut converti en *hijo*.

FIN.